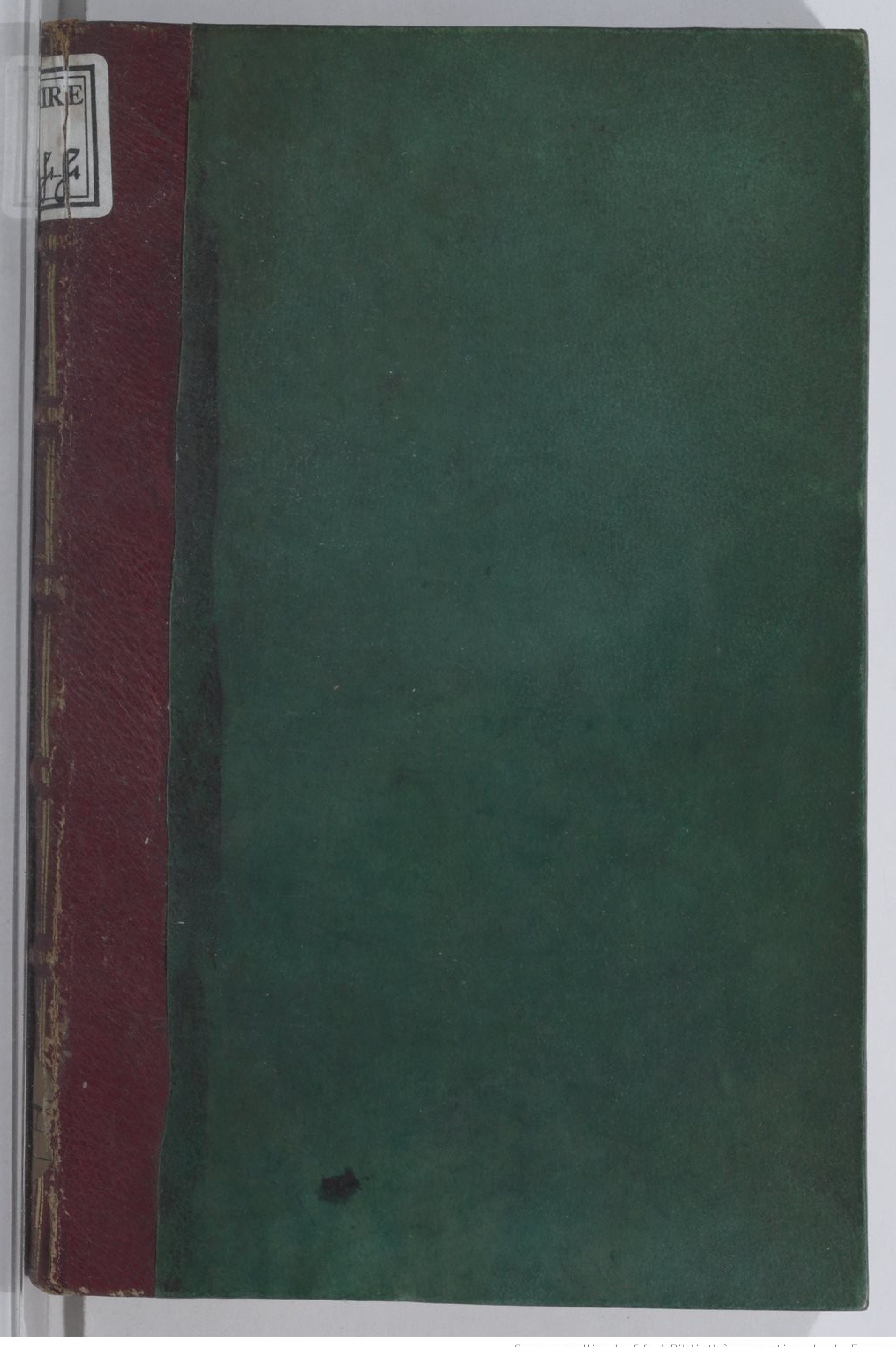
La Métromanie, ou le Poète, comédie en vers et en 5 actes, par M. Piron,... [Théâtre Français, 10 janvier 1738.]


BnF Gallica





LA MÉTROMANIE, OU LE POËTE

COMÉDIE EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Par M. PIRON.

Représentée pour la premiére fois, sur le Théâtre François le 10. Janvier 1738.

Le Prix est de treize sols.

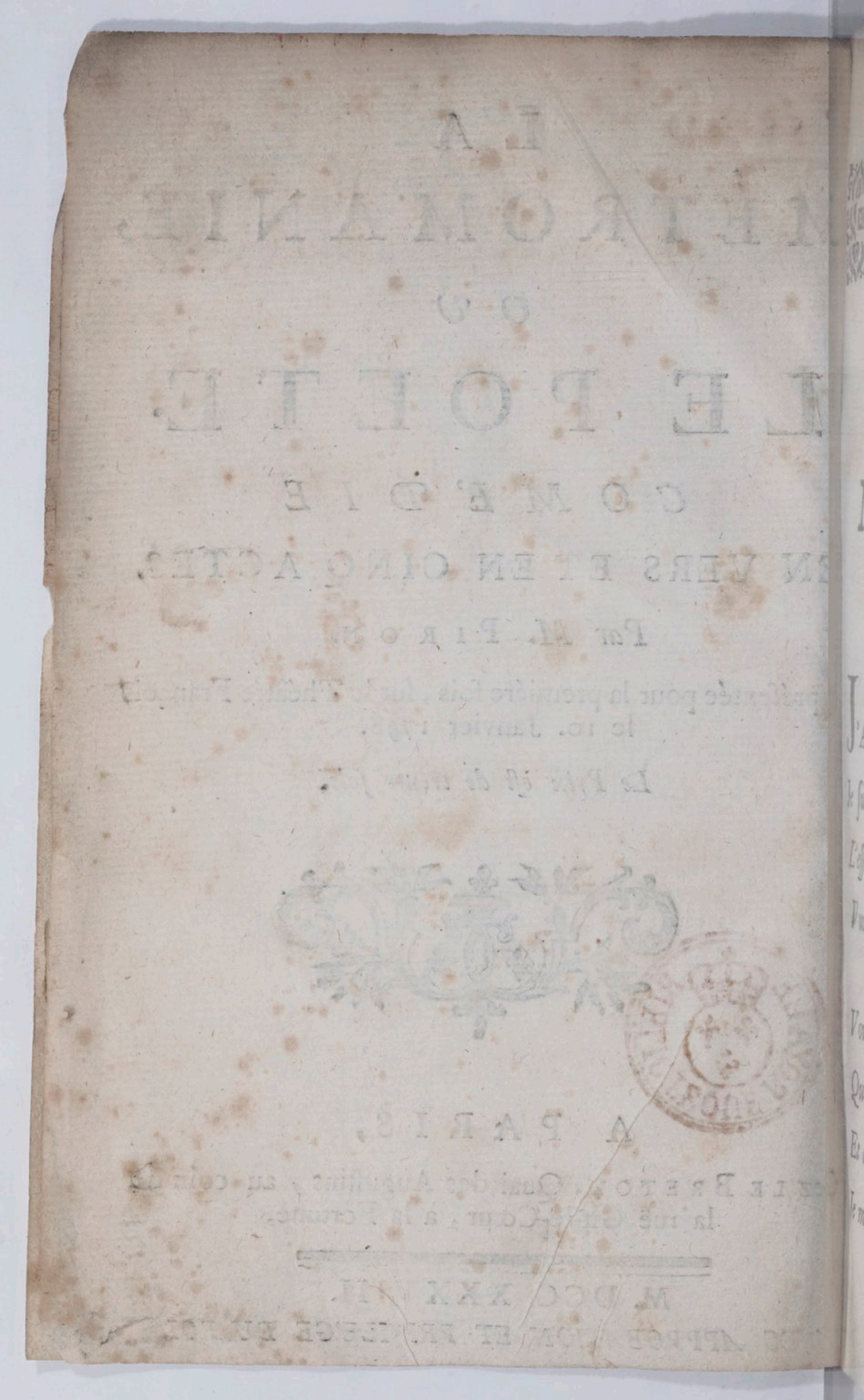


A PARIS,

Chez LE BRETON, Quai des Augustins, au coin de la ruë Gît-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.



A

M. L. C. D. M***.

J'Ai mes droits, comme Vous les vôtres.
Je ſuis libre de vous ofrir
L'eſſai d'un Art qu'avec les autres,
Vous ferés bientôt refleurir.

Vous ne voulés pas que l'on ſçache
Quel eſt ce nom, qui dans nos cœurs
Et dans les étoiles, ſe cache;
Je me ſoumets à vos rigueurs.

Mais il me reste une ressource.
C'est de peindre l'Homme adoré
Qui fait, du Midi jusqu'à l'Ourse,
Voler un Nom si révéré.

On verra du moins d'âge en âge,
Si le Hazard m'y fait passer,
Lorsque j'adressois un hommage
Que je sçavois bien l'adresser.

Pour me venger donc en partie
Du refus que Vous m'avés fait,
D'abord, de votre MODESTIE,
Je grave ce rigoureux trait.

Son nom seul déja l'éfarouche.
La découvrir, c'est l'afliger.
Sa rougeur aimable me touche;
Abrégeons, pour la ménager.

Graveur exact & laconique,
J'acheve en un coup de burin ;
Renfermant dans un trait unique,
Plusieurs traits dignes de l'airain.

Trois qualités, en Vous, incluses
Forment cette rare unité ;
L'Homme d'Etat, l'Ami des Muses,
L'Amour de la Société.

C'est fait ; & cela doit sufire.
Le trait fatal est décoché.
Vous nommer, eût-ce été plus dire ?
Et n'êtes-vous pas bien caché ?



ACTEURS.

DAMIS, Poëte.

M. BALIVEAU Oncle de Damis.

LUCILE.

M. FRANCALEU, Pére de Lucile.

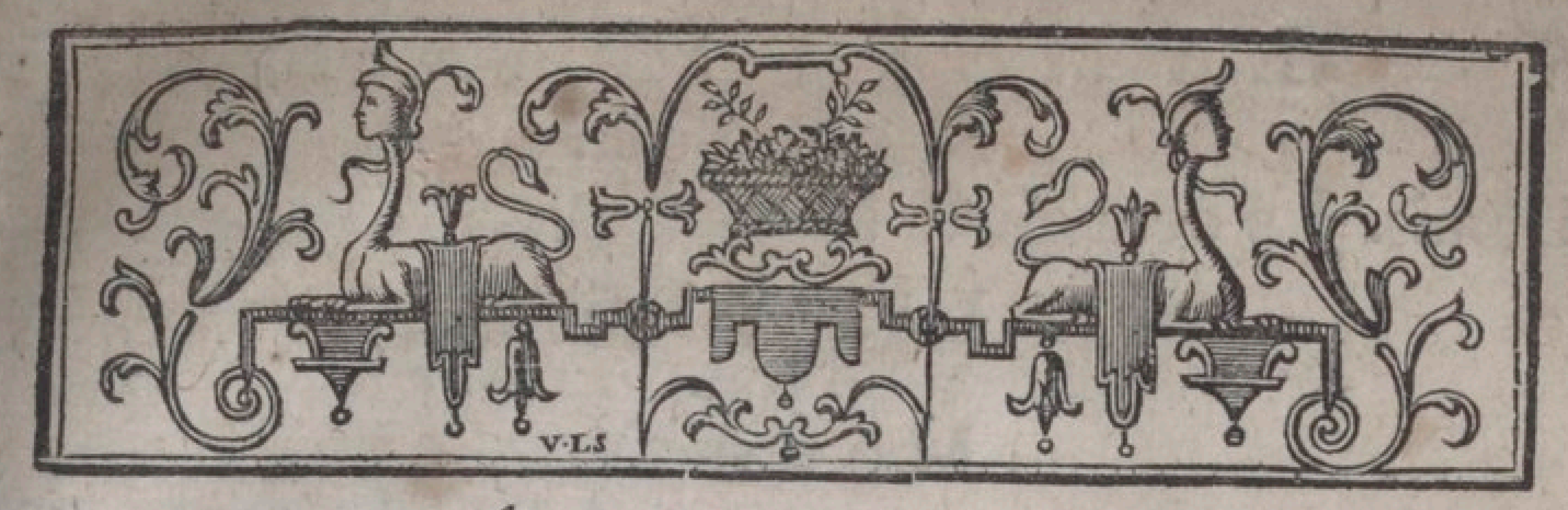
DORANTE, Amant de Lucile.

LISETTE.

MONDOR, Valet de Damis.

La Scéne est chés M. Francaleu, dans les jardins d'une Maison de campagne, aux environs de Paris.

LA METROMANIE



LA MÉTROMANIE OU LE POËTE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

CETTE maison des Champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper si vîte:
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons.
Mais de mon Maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit: chez Monſieur Francaleu.

LISETTE.

C'eſt-là.

MONDOR.

Ne jouë-t'on pas, chez vous, la comedie?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le Patron n'a-t'il pas une fille unique?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui ſort du Couvent depuis peu?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert?

LISETTE.

C'eſt cela.

MONDOR.

Fête & chere ſplendide?

LISETTE.

Il eſt vrai.

MONDOR.

M'y voilà.

Damis doit être ici, chaque mot me le prouve:
Quand le diable en ſeroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ſes habits, ſon état, ſa façon?

MONDOR.

Oh! c'eſt ce qui n'eſt pas facile à peindre: Non.
Car ſelon la penſée, où ſon eſprit ſe plonge,
Sa face, à chaque inſtant, s'élargit ou s'allonge.
Il ſe néglige trop, ou ſe pare à l'excès:
D'état, il n'en a point, n'y n'en aura jamais.
C'eſt un Homme iſolé qui vit en Volontaire:
Qui n'eſt Bourgeois, Abbé, Robin, ni Militaire:
Qui va, vient, veille, ſuë, & ſe tourmentant bien,
Travaille nuit & jour, & jamais ne fait rien.
Du reſte, raſſemblant dans ſa ſeule Perſonne,
Tous les Originaux qu'au Théâtre on nous donne,
Miſantrope, Etourdi, Complaiſant, Glorieux,
Diſtrait... ce dernier-ci le déſigne le mieux:
Tenez, s'il eſt ici, je gage mes oreilles,
Qu'il eſt dans quelque allée, à bâiller aux corneilles,
S'approchant pas à pas, d'un Ha-ha qui l'attend:
Et qu'il n'appercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Mais... mais je m'oriente au portrait que vous faites.
N'eſt-ce pas de ces Gens que l'on nomme Poëtes ?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'eſt lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Qui donc ?

LISETTE.

Le Perſonnage en tout reſſemble au tien :
Sinon que ce n'eſt pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi ; n'importe ; & montre moi cet homme.

LISETTE.

Cherche ! Il eſt à rêver là bas, dans ces boſquets.
Mais vas-y ſeul : on vient : & je crains les caquets.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

DORANTE ici ! Dorante !

DORANTE.

Ah Liſette ! ah ma belle !
Que je t'embraſſe ! hé bien ! dis-moi donc la nouvelle ;
Félicite-moi donc ! Quel plaiſir ! L'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-tems à mon amour !

De la chose, avant moi, tu dois être avertie:
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie?
Que je vais... Que je puis... Conçois-tu?... Baise-moi.

LISETTE.
Mais vous n'êtes pas sage, en verité.

DORANTE.
Pourquoi?

LISETTE.
Si Monsieur vous trouvoit? Songez donc où vous êtes?
Y pensez-vous d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre Pere en procès...

DORANTE.
Bon! m'a-t'il jamais vû ni de loin ni de près?
Je vois le Parc ouvert: j'entre.

LISETTE.
Vous le dirai-je?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace & de manége,
Lucile même à nous, daignât-elle s'unir;
Je ne sçais trop comment vous pourez l'obtenir.

DORANTE.
Oh je le sçai bien, Moi! Mon Pere m'idolâtre:
Il n'a que moi d'Enfans: je suis opiniâtre:
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement, (j'ai des mœurs.)
Je ne lui manque point; mais je fais pis. Je meurs.

LISETTE.
Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.
Qu'il y renonce;
Le Pere de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.
Mais si votre Pere ose en apeller?

DORANTE.
Jamais.

LISETTE.

Mais si ...

DORANTE.

Finis de grace : & laisse là tes Mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, Monsieur, vous seul, avoir un Pere?
Le Nôtre y voudra-t'il consentir ?

DORANTE.

Je l'espére.

LISETTE.

Moi je l'espere peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le Vieillard est entier.

DORANTE.

Le Jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un Parti ...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mile.

LISETTE.

Mais vous aimera-t'elle ?

DORANTE.

Ah laisse là ta peur !
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une Nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;

De l'amour d'elle-même éprise uniquement ;
Incapable en cela d'aucun attachement ;
Une Idole du Nord, une froide Femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;
Et sans agir, sentir, craindre, ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être & de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime ! Elle, avoir une intrigue !
Y pensez-vous, Monsieur ? Fy donc ! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est ma foi bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin depuis un mois, sçachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés,
Que votre Ami compose & que vous nous donnez ;
Et je guette l'instant d'oser dire à la Belle,
Que ces vers sont de Vous & qu'ils sont faits pour Elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de Moi ! Mais c'est mentir éfrontement.

LISETTE.

Hé bien, je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour Vous l'Indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encor à sçavoir que je l'aime !
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître :
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Hé non, vous dis-je, non ! vous auriez tout gâté ;
L'Indiférence incline à la Sévérité.

Il a fallu d'abord préparer toutes choſes ;
De l'Empire amoureux lui déplier les roſes ;
L'induire à ſe vouloir baiſſer, pour en cueillir.
D'aiſe, en liſant vos vers, je la vois treſſaillir ;
Sur-tout quand un amour qui n'eſt plus guére en vogue,
Y brille ſous le titre ou d'Idile ou d'Eglogue.
Elle n'a plus l'eſprit maintenant occupé,
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De Bergers figurants quelques danſes légères,
Où, tout le jour, aſſis aux pieds de leurs Bergères ;
Et couronnez de fleurs, au ſon du chalumeau,
Le ſoir, à pas comptez, regagnant le Hameau
Là voyant s'émouvoir à ces fades eſquices,
Et de ces viſions ſavourer les délices,
J'ai crû devoir mener tout doucement ſon cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'autheur.

DORANTE.

C'eſt une Eglogue auſſi qu'on lui prépare encore ;
Damis, ſe leve exprès, chez vous, avant l'aurore.

LISETTE.

Damis !

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et ſa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons Monſieur de l'Empirée ?

DORANTE.

Oui ; ſon talent, chez nous, lui donne auſſi l'entrée ;
Mon Pere en eſt épris juſqu'à l'aimer, je croi.
Un peu plus que ma Mere ; & preſque autant que Moi.

LISETTE.

Laiſſons-là ſon Eglogue.

DORANTE.

Ah ſoit ! je l'en diſpenſe.

Sur un pareil emprunt, tu sçais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille:
Le Pere qui les aime, encor plus que la Fille
Regarde votre Ami, comme un Homme divin
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il faut lui déguiser la raison qui m'attire.

LISETTE.

La fureur du Théâtre en est une à lui dire.
Désirez de joüer avec nous. Justement
Quelques Acteurs nous font faux bond, en ce moment....

DORANTE.

Ouida, je les remplace & je m'ofre à tout faire.

LISETTE.

A la piece du jour, rendés vous nécessaire,
Il s'agit de cela maintenant: Après quoi...

DORANTE.

Voici notre Poëte. Adieu. Retire-toi.

SCENE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

TOUT à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS *sans l'écouter.*

Non! Jamais si beau feu ne m'échauffa la veine,

J'ai fabriqué, pour vous, bien des vers jusqu'ici :
Mais je donne ma voix & la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une églogue ; elle est faite.

DORANTE.

Eh n'allons pas si vîte !

DAMIS.

Oh mais faite & parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé

DORANTE.

Laissons, je vous demande...

DAMIS.

Oui. Du noble & du tendre

DORANTE *perdant patience.*

Non ! du tranquile.

DAMIS.

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Hé j'en jugerois mal !

DAMIS.

Vous m'impatientez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crîrai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Ecoutez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS.

DAPHNIS & L'ECHO; Dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE *à part.*

Au diable soient l'Echo, l'Homme & l'Eglogue!

DAMIS *récite d'un ton composé.*

Echo que je retrouve en ce Boccage épais...

DORANTE *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Echo: Paix, dis-je! une bonne fois, Paix!
Sinon...

DAMIS.

Comment, Monsieur? Quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, Monsieur, on demande autre chose.

DAMIS *reprenant sa volubilité.*

Ode? Epître? Cantate?

DORANTE.

Ahi!

DAMIS.

Elegie?

DORANTE.

Hé bien?

DAMIS.

Portrait ? Sonnet ? Bouquet ? Triolet ? Ballet ?

DORANTE.

Rien !

Mon amour ſe retranche au langage ordinaire ;
Et déſormais du vôtre, il n'aura plus affaire.

DAMIS.

C'eſt autre choſe : alors ces vers ſeront pour Moi.

DORANTE.

Non que je ne reſſente, ainſi que je le doi,
La bonté que ce jour encor, vous avez euë ;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'eſt pas perduë.
Mes vers, ſans aller loin, ſçauront où ſe placer ;
Et l'on a, pour ſon compte, à qui les adreſſer.

DORANTE *avec émotion.*

Ah vous aimez ?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie ?
La ſenſibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai Poëte eſt promt à s'allumer ;
Et l'on ne l'eſt qu'autant que l'on ſçait bien aimer.

DORANTE. *à part.*

Je le crois mon Rival. (*haut.*) Quelle eſt votre Bergère ?

DAMIS.

De la Vôtre, pour moi, le nom fut un myſtère ;
Que le nom de la Mienne en puiſſe être un pour vous.

DORANTE.

Et votre ſort, Monſieur, ſans doute...

DAMIS.

eſt des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux Belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour...

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE.

(*bas*) Ah c'est Lucile!(*haut*) oh çà!

Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

A qui tient-il? (*à part*) son froid me tuë.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vuë.

DORANTE.

(*bas*) C'est elle. (*haut*) Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE.

(*bas*)De son goût pour les vers! Mon infortune est sûre:
Mais n'importe: feignons & poussons l'avanture.

DAMIS.

Qu'eſt-ce donc? qu'avez-vous? d'où vient ces *à parté*

DORANTE.

De mon premier objet c'eſt trop m'être écarté.
Revenons au plaiſir que de vous j'oſe attendre.

DAMIS.

Parlez; me voilà prêt: que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour Acteur à Monſieur Francaleu
Je me ſens du talent; & je voudrois un peu,
En m'eſſayant chez lui, voir ce que je ſçais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pouroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami, ce titre ſuffira.
Ecoutez ſeulement les vers qu'il vous lira.
C'eſt un fort galant homme, excellent caractere;
Bon Ami, bon Mari, bon Citoyen, bon Pere;
Mais à l'Humanité, ſi parfait que l'on fut,
Toujours par quelque foible, on paya le tribut.
Le ſien eſt de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, aviſé de ſa verve;
Si l'on peut nommer verve, une démangeaiſon
Qui fait honte à la rime, autant qu'à la raiſon.
Et malheureuſement ce qui vicie, abonde;
Du torrent de ſes vers, ſans ceſſe il nous inonde;
Le premier, il en raille, & ſouvent s'avilit;
Grimace! l'Auteur perce; il les lit, les relit;
Prétend qu'ils faſſent rire; & pour peu qu'on en rie,
Le poignard ſur la gorge, en fait prendre copie,

Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flateur, le paye, en l'assommant.

DORANTE.

Oh je suis patient! je veux lasser votre homme;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairois fort, sans sa Muse funeste
Dont le poison maudit nous glace & nous empeste.
Heureux quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'aproche
Du grifonnage afreux qu'il a toujours en poche.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma piece au diable & mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc?

M. FRANCALEU.

Trois Acteurs: l'Amant, l'Oncle, le Pere
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.

L'un a la fievre: l'autre un rhume ; & l'autre eſt mor
C'eſt bien prendre ſon tems.

DAMIS.

Vraiment ils ont grand tor

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma Fille ;
A grands frais je convoque, Amis, Parens, Famill
J'aſſemble un Auditoire & nombreux & galant ;
Et nous fermons. Le trait n'eſt-il pas régalant ?

DAMIS *froidement.*

Certe les trois ſujets étoient bons ; c'eſt dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle ſérénité ! Sçavez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, ſi l'on n'enrage auſſi ?

DAMIS.

C'eſt que je vois, Monſieur, bon remede à ceci.
Le rôle des Vieillards n'eſt pas de longue haleine ;
Les deux Premiers-venus le rempliront ſans peine.

M. FRANCALEU.

Mais l'Amant ?

DAMIS *préſentant Dorante.*

Mon Ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE *à M. Francaleu.*

Monſieur, vous me voyez tout prêt à vous ſervir.

M. FRANCALEU *à Damis.*

Vraiment d'un amoureux il a bien l'encolure.

DAMIS.

Et le jeu, croyez-moi, meilleur que la figure.

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un Amant maltraité ;
Et peut-être Monſieur ne l'a jamais été ;

Or il faut, quelque loin qu'un talent puiſſe atteindre,
Eprouver pour ſentir, & ſentir pour bien feindre.

DAMIS *avec un rire malin.*

Auſſi n'ira-t'il pas ſe chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte eſt modelé ſur lui.
Le pauvre Garçon meurt, meurt! pour une Inhumaine,
Sans oſer déclarer ſon amoureuſe peine;
De façon qu'il en eſt encore à s'aviſer,
Quand peut-être Quelque autre eſt tout prêt d'épouſer.

DORANTE *outré.*

Ma ſituation ſans doute eſt peu commune;
Et je ſens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU.

Bon, tant mieux! vous voilà ſelon notre deſir.
Venez & croyez-moi, vous aurez du plaiſir.

Il ſort avec Dorante.

DAMIS *ſeul.*

J'ai beau le voir parti: je ne m'en crois pas quitte;
Mais grace à l'embarras qui l'occupe & l'agite,
Sain & ſauf, une fois, j'échape à mon bourreau.

M. FRANCALEU *revenant vers Damis comme pour lui confier un ſecret bien important.*

Attendez-vous à voir quelque choſe de beau.
J'acheve de brocher une Piece en ſix Actes.
La rime & la raiſon n'y ſont pas trop exactes;
Mais j'en aprête mieux à rire à mes dépens.

Il s'en retourne.

SCENE V.

DAMIS.

ET je n'armerois pas contre ce guet à pens?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa Campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'Amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'Esprit a commencé.
Il est tems que la vuë & l'acheve & le serre.
Partons.

SCENE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR *rendant une lettre à Damis.*

AH grace au Ciel! enfin je vous déterre!
Je vous cherche, Monsieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les Quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau, vos visions cornuës;
Que cherchant quelque rime & lisant dans les nuës,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la Muse aux filets de Saint-Clou.

DAMIS *à part en reserrant la lettre qu'il a luë.*

Oh oh! bon gré, malgré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Ecoutez donc! Monsieur; ma foi, prenez-y garde.
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aise. Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais personne, Monsieur, ne veut vous y connoître;
Et dans ce vaste Enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes Admirateurs tout cet Enclos fourmille:
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute; comment donc aurois-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui; j'ai, depuis huit jours, imité mes Confreres.
Sous leur nom veritable, ils ne s'illustrent guéres;
Et, parmi ces Messieurs, c'est l'usage commun,
De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant c'est donc?

DAMIS.

De l'Empirée.
Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée? ouida! N'ayant, sous l'Horizon,
Ni feu ni lieu qui puisse allonger votre nom;

Et ne possédant rien sous la Voûte céleste,
Le nom de l'Envelope est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre Esprit devenu grand Terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promene-t'il bien.
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa Campagne,
Que le Corps, ici bas, soufre qu'on l'accompagne:

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un Homme à talens, Tel que Moi,
Puisse régler sa marche & disposer de soi?
Les Gens de mon espece ont le destin des Belles.
Tout le monde voudroit nous enlever comme Elles.
Je me laisse entraîner chez Monsieur Francaleu,
Par un Impertinent que je connoissois peu.
C'est lui qui me présente; & Dupe du manège,
Je sers de passeport au Fat qui me protège.
On tenoit table encore : on se serre pour nous.
La joye, en circulant, me gagne ainsi qu'Eux tous.
Je la sens: J'entre en verve: & le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs & des foudres:
J'ai le vol si rapide, & si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd, après moi, dans les Cieux:
Et c'est-là, qu'à grands cris, je reçois des Convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les Archives.

MONDOR.

Qui va nous apauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un Equipage & commode & pompeux
Me roule, en un quart-d'heure, à ce Lieu de plaisance,
Où je ris, chante & bois. Le tout, par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance! soit. Mais vous ne sçavez pas?

DAMIS.

Hé quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux Champs, vous prenez vos ébats;
La Fortune, à la Ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim?

MONDOR.

Votre Oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sçachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah quelle indiférence!
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un Oncle riche & vieux dont votre sort dépend;
Qui, du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent;
Prétendant, sur son goût, regler votre génie;
De vos diables de vers, détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptez, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici.

Attendez-vous, Monſieur, à d'horribles tempêtes:
Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il ſçait déja que vous donnant l'eſſor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,
Que celles qu'il craignoit, & que dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, *Licences poëtiques.*
Ah, Monſieur! redoutez ſon indignation!
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame eſt bien dure.

DAMIS *donnant tranquillement un papier à Mondor.*

Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

MONDOR *refuſant de le prendre.*

Beau fruit de mon ſermon!

DAMIS.

Digne du Sermoneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR *ſecoüant la tête.*

Bon! De l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des ſornettes?

MONDOR.

C'eſt qu'on n'a point d'honneur à mal payer ſes dettes;
Et qu'avec celui-ci, vous les paîrés très-mal.

DAMIS.

Qu'un Valet raiſonneur eſt un ſot animal!
Eh fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Auſſi, ne vous déplaiſe,
Vous en parlez, Monſieur, un peu trop à votre aiſe.

Vous avez les plaisirs: & Moi, tout l'embarras.
Vous & vos Créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute & qui les congédie.
Je suis las de joüer, pour vous, la comédie;
De vous celer; d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encor, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce Monde aboyant, cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, & ne veux plus mentir.
Viennent Baigneur, Marchand, Tailleur, Hôte, Au-
bergiste,
Que leur Cour vous talonne & vous suive à la piste;
Tirez-vous-en vous seul; & voyons une fois....

DAMIS *lui tendant une seconde fois le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois.
Entends tu?

MONDOR *refusant encore de le prendre.*

Trouvez bon aussi que je revienne,
Environné des Gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amene.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR.

Ho bien, vous en allez avoir le passe-tems.

DAMIS.

Et Toi, celui de voir des Gens comblez de joye.

MONDOR.

Les paîrez-vous ?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Avec quelle monnoye ?

DAMIS.

Ne t'embarasse pas.

MONDOR *à part.*

Oüais ! Seroit-il en fonds ?

DAMIS.

Arrangeons-nous déja sur ce que nous devons.

MONDOR *à part.*

Morbleu ! C'est pour m'aprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au Répetiteur ?

MONDOR *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A ma Lingère ? A l'Hôte ? Au Perruquier ?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au Tailleur ?

MONDOR.

Quatrevingt.

DAMIS.

A la pension ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A Toi?

MONDOR *reculant avec de profondes reverences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse....

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR.

Oui: je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zéle... a manqué de... respect;
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus. Supposons. Plus ou moins. Il n'importe.
Ça, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers,
La France distribuë à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Roüen, à Toulouse, à Marseille.
Je concourrai partout: Partout ferai merveille...

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paîra donc le loyer;
Roüen, le Maître en droit; Toulouse, le Barbier;
Marseille, la Lingere; & le Diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux, j'emporte les sufrages.

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et, sur un fond meilleur;
N'hypothéquez-vous pas l'Auberge & le Tailleur?

DAMIS.

Sans doute; Et sur un fonds de la plus noble espece.
Le Théâtre François donne aujourd'hui ma Piece.
Le secret m'est gardé. Hors un Acteur & Toi,
Personne au monde encor ne sçait qu'elle est de Moi.
Ce soir même, on la jouë : En voici la nouvelle.
Mon talent, à l'Europe aujourd'hui se révele.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas,
Cher ami! Que pour moi, ce grand jour a d'apas!
Autre espoir....

MONDOR.

Chymérique.

DAMIS.

Une Fille adorable.
Rare, célébre, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette Fille unique, après, qu'esperez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'Epoux.
Demain... *à Mondor qui s'en va.* Où vas-tu donc? Mondor.

MONDOR.

Chercher un Maître

DAMIS.

Et pourquoi tout-à coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi tu n'eſt pas ſage : Eh quoi ? Tu te révoltes.
A la veille, que dis-je ? Au moment des récoltes.
Car enfin raſſemblons (Puiſqu'il faut avec Toi,
Deſcendre à des détails ſi peu dignes de Moi)
Raſſemblons, en un point de préciſion ſûre,
L'état de ma fortune & préſente & future.
De tes gages déja le paîment eſt certain.
Ce ſoir, une partie ; & l'autre, après-demain.
Je réuſſis : J'épouſe une Femme ſçavante.
Voi le bel avenir qui de là ſe préſente.
Voi naître tour à tour de nos feux triomphans,
Des piéces de Théâtre, & de rares Enfans.
Les Aiglons généreux & dignes de leurs Races,
A peine encor éclos voleront ſur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le Comique au premier ;
Le Tragique, au ſecond ; le Lyrique, au dernier.
Par eux ſeuls, en tous lieux, la Scene eſt occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'Epopée,
Et mon Epouſe & Moi, nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-Poëme ; Elle, que ſon Roman :
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la Maiſon, l'or & l'argent qui roule ;
Et notre eſprit qui met, grace à notre union,
Le Théâtre & la Preſſe, à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion, vous êtes un rare homme ;
Et ſur cet oreiller, vous dormez d'un bon ſomme.

Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS *lui faisant prendre enfin le papier*

Pars.
L'embarras où je suis mérite, un peu d'égards.
Une Piece affichée; une autre, dans la tête;
Une, où je jouë: une autre, à lire toute prête.
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Peut-être un héritage & bien du tems perdu.

Fin du Premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE I.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'HEUREUX tempéramment ! Ma joye en eſt ex-
trême.
Gai, vif, aimant à rire ; Enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'eſt que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embraſſons-nous encor ; & que tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclatte.
La ſéparation n'eſt pas de fraîche datte.
Convenez que, pendant l'intervale écoulé,
La Parque, à la ſourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vive?
Pour moi, je ſuis de tout; Joueur, Amant, Convive;
Fréquentant, fêtoyant les bons Faiſeurs de vers:
J'en fais même, comme Eux.

M. BALIVEAU.

Comme Eux?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU.

Quel travers!

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme Eux ; car je les fais sans peine :
Aussi, quand je les lis ; contre eux l'on se déchaîne :
Mais, sous un autre nom, ma Muse, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, aplaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment ?

M. FRANCALEU.

J'y prens le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne ;
Et le Masque femelle agaçant le Lecteur,
De Tel qui m'eût raillé, fait mon Adorateur.

M. BALIVEAU *à part.*

Il est devenu fou.

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure ?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tantpis, mortbleu ! tantpis ! Bonne lecture !
Lisez celui du mois ; vous y verrez encor,
Comme aux dépens d'un Fou, je m'y donne l'essor.
Je ne sçais pas qui c'est. Mais le Benêt s'abuse,
Jusques-là qu'il me nomme une dixiéme Muse ;
Et qu'il me veut, pour Femme, avoir absolument.
Moi, J'ai par un Sonnet, riposté galament.
Je goûte à ce commerce, un plaisir incroyable !
Et vous ne trouvez pas l'avanture impayable ?

M. BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous Poëte ! Hé bon Dieu ! depuis quand ? Vous !

M. FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne sçaurois vous dire au juste le quantiéme.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avois cinquante ans, quand cela m'arriva.
Enfin je veux, chez moi, que tout chante & tout rie.
L'âge avance: & le goût, avec l'âge, varie;
Je ne sçaurois fixer le tems ni les desirs;
Mais je fixe du moins chez moi, tous les plaisirs.
Nous joüons une Piece aujourd'hui très-plaisante.
J'en suis l'Auteur. Elle a pour titre: l'Indolente.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque afaire en tête,
Qui de moi ne feroit, chez vous, qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encor?

M. BALIVEAU.

Un diable de Neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit-feu.
C'est un Garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avois conçû la plus haute esperance.
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel.
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit, (n'est-ce pas une honte?)
Il est, depuis cinq ans, à Paris; de bon compte.
J'arrive: Je le trouve encore au premier pas.
Vagabond, dérangé, sans ce qu'on ne sçait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un Ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connoissant personne & vous sçachant ici,

Je venois...

M. FRANCALEU

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grammerci.

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

M. FRANCALEU.

Dans la Piece du jour prendre un rôle de Pere.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à Moi?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon

M. FRANCALEU.

Oui; N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un Barbon?

M. BALIVEAU.

Soit. Mais...

M. FRANCALEU.

Vous en avez les dehors?

M. BALIVEAU.

Je l'avouë.

M. FRANCALEU.

Assez, l'humeur?

M. BALIVEAU.

Que trop.

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu, la mouë

M. BALIVEAU

M. BALIVEAU.

Avec raiſon.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'eſt pas fort ?

M. BALIVEAU.

Tel qu'il ſoit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un éfort.

M. BALIVEAU.

Hé ſy ! Que dira-t'on ?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on diſe ?

M. BALIVEAU.

Un Capitoul !

M. FRANCALEU.

Hé bien ?

M. BALIVEAU.

La gravité !

M. FRANCALEU.

Sottiſe !

M. BALIVEAU.

Ma nobleſſe d'ailleurs !

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu ?

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU *lui donnant le rôle.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi ? Je ſerois venu...

M. FRANCALEU.

Pour recevoir enſemble & rendre un bon ofice.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéïsse.
Mon Coquin paîra donc...

M. FRANCALEU.

Oui, oui : J'en suis garand ;
Demain, l'on vous le cofre au Fauxbourg S. Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par sçavoir où le prendre.

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre.
Mais son Hôte ne sçait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On sçaura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu. Car il est tems de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;
Et là, gesticulant & brâillant tout le saoû,
Faire un aprentissage en vérité bien fou.

SCENE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

MOI, je fais l'Oncle. & toi, Lisette, es-tu contente ?
Tu voulois un beau rôle ; & tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma Fille est sous tes yeux.
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modéle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.

J'ai d'abord un habit en tout pareil au ſien :
J'ai ſa taille : j'aurai ſon geſte & ſon maintien ;
Et je prétends ſi bien repréſenter l'Idole,
Qu'elle ſe reconnoiſſe à la fadeur du rôle ;
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'inſipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, Monſieur, Excuſez ; mais Vous & votre Femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

M. FRANCALEU.

L'Indolence en effet laiſſe tout ignorer ;
Et combien l'Ignorance en fait-elle égarer ?
Le danger vole autour de la ſimple Colombe ;
Et ſans lumiere enfin, le moyen qu'on ne tombe !
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle ſçache connoître, aplaudir, condamner.
Qu'à ſon gré d'Elle-même, Elle diſpoſe enſuite.
Le penchant ſatisfait répond de la conduite.
C'eſt contre le torrent du ſiécle intéreſſé :
Mais me regardât-on comme un Pere inſenſé,
Je veux qu'à tous égards, ma Fille ſoit contente ;
Que l'Epoux qu'elle aura, ſoit ſelon ſon attente ;
Qu'elle n'écoute qu'Elle & que ſon propre cœur ;
Sur un choix qui fera ſa perte ou ſon bonheur.
Qu'elle s'explique enfin là-deſſus ſans fineſſe.
Ce lieu raſſemble exprès une belle Jeuneſſe ;
Vingt honnêtes Partis dont le meilleur, je croi,
Ne reſuſera pas de s'allier à Moi.
Ma Fille eſt riche & belle. En un mot je la donne
Au premier qui lui plaît ; je n'excepte perſonne.

LISETTE.

Pas même le Poëte ?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'eſt Lui

Que je préférerois à tout Autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Hé bien, j'en ai de reste.
J'aurai fait un Heureux. C'est passe-tems céleste.
Favorisant ainsi l'Honnête-homme indigent,
Le Mérite, une fois, aura valu l'Argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre, un contretems à craindre
Qui rendroit votre Fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien
Sur Tel qui, sur une Autre, auroit fixé le sien;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense,
De ramener son cœur à de l'Indiférence.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

TU parles juste. Aussi j'ai pris soin de sçavoir
L'histoire de tous Ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du Jeune homme à qui l'on donne un rôle:
La sçavez-vous? (*Dorante redouble ici d'attention.*)

M. FRANCLAEU.

On dit à propos que le drôle....

LISETTE.

Je vous en avertis; il eſt fort amoureux.
Pour ne pas nous jetter dans un cas dangereux,
Très-poſitivement ſongez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être ſûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laiſſer un libre choix, ce Jeune homme excepté.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE *ſe préſentant devant Liſette.*

JE ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non. J'écoute, j'admire: & je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

DORANTE.

En effet; Me voilà joliment inſtalé.

LISETTE.

Inſtalé? Tout des mieux! J'en répons.

DORANTE.

Quelle audace!
Quoi? Tu peux, ſans rougir, me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baiſſerois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'excluſion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Hé ! C'eſt le coup de maître!

DORANTE.

Il eſt bon là !

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goute.

DORANTE.

Quoi? Tu me feras voir....

LISETTE.

Oh ! qui va rondement,

Ne daigne pas entrer en éclairciſſement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve, en mon chemin, Monſieur de l'Empirée.
Il aime ; il a ſçû plaire : Oui, je le tiens de lui.
J'ignorois ſeulement quel étoit ſon apui.
Mais ſans voir ta Maîtreſſe, il oſoit tout écrire ;
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'oſois rien dire ;
Et ta bouche infidelle ouverte en ſa faveur,
Des vers, que j'empruntois, le déclaroit l'Auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je ſers le Poëte?

DORANTE.

Oui, Perfide !

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide.
Pauvre cervelle ! Ainſi je l'ai donc bien ſervi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez ſuivi ?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
Quand je ſonge à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but, où pas un ne parvient ?
Et quand enfin... allez! Je ne ſçais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense ?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; je hais la défiance.

DORANTE.

Encore ! A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.

A vous tirer du pair ; à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes.
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames,
Pour ce qu'on nous permet, un dégout triomphant ;
Et le goût le plus vif, pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

LISETTE.

Oh que non ! L'Indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du Pere,
Si je ne les seconde, en Duegne sévere.

DORANTE.

Hé bien, les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant Moi.

DORANTE.

Oh, c'est aussi aussi trop loin pousser la patience !

LISETTE.

Dans un quart-d'heure au plus, je vous livre audiance.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure ?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas ;
Tenez. Dans un moment j'y conduirai ses pas.

La voici. Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE.

Quel suplice!

LISETTE.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter?

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah, que c'est à regret!

Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitere jusqu'à ce que par un geste impérieux Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.

SCENE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

VOILA, Mademoiselle, un Cavalier bienfait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis, Je le croi.

LISETTE.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vû quelquefois au Parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choisir ;
Celui-là, je l'avouë, auroit la préférence.

LUCILE.

La Multitude augmente en moi l'indiférence.
Je hais de ces Galants le concours importun ;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi ? Sans yeux pour eux tous ! On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai ; ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul, votre cœur se résout ;
Et que le choix en est déja fait ?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon Pere le désigne, il défend que je l'aime ;
J'obéirai. Je sçais le devoir d'un Enfant.
Nous n'oserions aimer, lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh non !

LUCILE.

Mais, devoit-il, sçachant mon caractere,
M'embarasser l'esprit d'une défense austere ?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur ?
Et de l'obéïssance, où m'eût sufi l'humeur ?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce Conquerant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber;
Et sur lui seul enfin, mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

C'est Celui qui joûra l'Amoureux dans la Piece.

LISETTE.

C'est Celui qui joûra . . .

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle. Point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinüer la desobéïssance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir Celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Quoi, Lisette, c'est-là Celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'innattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.

Vous gagnez toute chose à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;
Et sûre de l'aveu d'un Pere complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à-présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent & préviennent.

LISETTE.

Ce que depuis un mois, de lui vous avez lû,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plû.

LUCILE.

Quoi ? ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit ! Quelle délicatesse !
De plaisirs & de jeux, quel mélange amusant !
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant !
L'Auteur veut plaire, & plaît sans doute à quelque Belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre Pere en conclud,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclud.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une Autre....
D'une Autre ! Mais j'y songe : & si c'étoit la Vôtre ?
Vous riez : & moi, non. C'est au plus sérieux.
Ces vers étoient pour vous. J'ouvre à la fin les yeux.
Oui ; je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De Celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en éfet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée aproche, un Livre en main.

On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée ;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE *seule.*

Bon ! Ce préliminaire est, je crois, sufisant ;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCENE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

LISETTE, ai-je un Rival ici ? Qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non. Tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'apartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis. Donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton Maître ? Ah tout beau ! J'en apelle !

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.

Celui du Pere est sûr, à tout ce que j'entens.

LISETTE.

La belle avance!

MONDOR.

Ecoute!

LISETTE.

Oh je n'ai pas le tems!

Lisette s'échappe, & Mondor la suit.

SCENE VII.

DAMIS *le Mercure à la main.*

OUI, divine Inconnuë! Oui, céleste Bretonne!
Possédez seule un cœur que je vous abandonne!
Dans la fatalité de ce jour, où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un afront;
J'abandonnois ces lieux; & volois où vous êtes.

SCENE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

JE ne m'étonne plus, si nous payons nos dettes.
Entre vingt Prétendans, l'on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS *sans l'écouter ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma piece est aplaudie,
Vous êtes la Puissance, à qui je la dédie.

Vous eûtes un esprit que la France admira ;
J'en eus un qui vous plut : l'Univers le sçaura.

Il donne à Mondor du livre par le ne

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te sçavoit-là ? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Hé bien , râille ! blâme ! conteste !
Dis encor que mon Art ne sert qu'à m'éblouïr.
Tu vois ; Je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'oüir,
Je ne me repaissois que de vaines chiméres.

MONDOR.

Votre bonheur , tout franc , ne se devinoit guéres.

DAMIS.

Par un sot comme Toi.

MONDOR.

Mondieu ! pas tant d'orgueil
Vous ne pouviez manquer d'être vû de bon œil.
Vous trouvez un Esprit de la trempe du vôtre ;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un Autre.

DAMIS.

De pas une Autre aussi je ne me soucirois.
Celle-ci seule a tout ce que je désirois.
De ma Muse , Elle seule épuisant les caresses ,
Me fait prendre congé de toutes mes Maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de Celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être.
Un Valet veut tout voir; voit tout: & sçait son Maître,
Comme, à l'Observatoire, un Sçavant sçait les Cieux;
Et vous même, Monsieur, ne vous sçavez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, Ami! vas, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un Favori des Muses
Est un Astre, vers qui l'Entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son thélescope en vain.
Sa sphere est au-dessus de toute Intelligence.
L'Illusion nous frappe, autant que l'Existence;
Et par le sentiment sufisamment heureux,
De l'Amour seulement, nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage:
Et nos feux, pour objet, ne veulent qu'une Image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée, ajustez-vous un peu;
Et de grace, en françois, mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune Merveille;
Elégance, fraîcheur, & beauté sans pareille;
Taille de Nymphe...

MONDOR.

Après! Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en racourci.

T'accomoderois-tu d'une Femme ainsi faite ?

MONDOR.

La peste!

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t'elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vû cet objet plein d'apas.

DAMIS.

Parbleu! Je le crois bien; puisqu'il n'existoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur?

DAMIS.

A la folie!

MONDOR.

Une Maîtresse en l'air, & qui n'eut jamais vie!

DAMIS.

Oui, je l'aimois. Avec autant de volupté,
Que le Vulgaire en trouve à la Réalité.
La Réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme, elle se représente.
Mais une Iris en l'air en prend mile, en un jour.
La Mienne étoit Bergere & Nymphe tour-à-tour.
Brune ou blonde, Coquette ou Prude, Fille ou veuve
Et, comme tu crois bien, Fidelle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout-bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vuide ;
Et je ne pus tenir à l'appas du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une Beauté palpable, enfin, je fus épris.
J'ai chanté Celle-ci, sous le nom d'Uranie.
Ah! Que j'ai bien, pour Elle, exercé mon génie!
Et que de tendres vers consacrent ce beau Nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vû l'une que l'autre?

DAMIS.

Non.
La fierté, la naissance & le rang de la Dame,
Renfermoient, dans mon cœur, le secret de ma flamme.
Comment aurois-tu fait pour t'en être aperçû?
Elle-même, elle étoit aimée à son insçû.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légere espece,
Pouroit prendre son vol, bien par-delà l'ALTESSE.

DAMIS.

N'en doute pas ; & même, y gouter des douceurs.
L'Amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons, que fait ce que nous sommes?
L'Astre du jour se leve : il luit pour tous les hommes ;
Et le plaisir commun que répand sa clarté,
Représente l'éfet que produit la Beauté.

MONDOR.

J'entens. Tout vous est bon, rien ne vous importune ;
Pourvû que votre Esprit soit en bonne fortune.
A ce compte, un Jaloux ne vous craindra jamais ;
Et vos Rivaux, Monsieur, peuvent dormir en paix.

Et deux ! A l'autre.

DAMIS.

Helas ! En ce moment encore,
Je revois ſon image : & mon eſprit l'adore.
Pour la derniere fois, tu me fais ſoupirer,
Divinité chérie ! Il faut nous ſéparer.
Plus de commerce ; Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage
L'union étoit belle : & que répond l'Image ?

DAMIS.

De mon cœur attendri, pour jamais elle ſort ;
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un Poſte mal acquis, l'Equité la dépoſe :
Et Rien, avec raiſon, fait place à Quelque choſe.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grace & d'eſprit !

MONDOR.

C'eſt qu'Elle aime les vers : & cela vous ſufit.

DAMIS.

Ajoûte qu'Elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'eſt la ſource féconde
Où nous allons puiſer deſormais les ducats.

DAMIS *ſouriant.*

Les ducats !

MONDOR.

C'eſt de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort ; mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra ; pourvû que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en ſçaura gagner ?

MONDOR.

Le Bon homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le Bon homme ?

MONDOR.

Oui, Monsieur; si vous êtes son Gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravague-tu ?

MONDOR.

Non. Foi d'honnête Valet.

DAMIS.

Et qui Diable te parle, en cette circonstance;
De Monsieur Francaleu, ni de son alliance ?

MONDOR.

Bon ! Ne voici-t'il pas encor un qui-pro-quo ?
De qui parlez-vous donc, Monsieur ?

DAMIS.

D'une SAPHO.
D'un Prodige qui doit, aidé de mes lumieres,
Effacer, quelque jour, l'illustre DESHOULIERES.
D'une Fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette Fille ?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp....

DAMIS.

Oh ! ce n'est pas un bonheur en idée;
Celui-ci; l'esperance est saine & bien fondée.

La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an, sa plume en instruit l'Univers :
Elle a douze fois l'an, réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons, tous les mois, l'un & l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vûs ?

DAMIS.

Nulle part ; à quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez ?

DAMIS.

Sans doute ; Pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un Monstre ?

DAMIS.

Oh, tais-toi ! Tu m'excedes.
Les Personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui, mais répondra-t'elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'Intriguant d'une telle avanture ?

DAMIS.

Le Messager des Dieux : Lui-même. Le Mercure.

MONDOR.

Oh oh ! bel entrepôt vraîment, pour coquetter !

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'aporter.

MONDOR *lit.*

SONNET de Mademoiselle Mériadec De Kersi de Quimper en Bretagne, à Monsieur cinq étoiles....

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles ;
Et voit bien que c'est Moi qui suis les cinq étoiles.
Oui ! qu'à jamais pour moi, belle Meriadec !
Pégase soit rétif & l'Hypocrène, à sec ;
Si ma Lyre de myrthe & de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare Hymenée.

MONDOR.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit davantage, auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténuë,
A se forger les traits d'une Femme inconnuë.
Peignez-vous Celle-ci, sous quelque objet présent.
Lucile, a par exemple, un visage amusant....

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa Personne.
Croyez voir, & voyez, en Elle, la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échaufant mes esprits,
N'en portera que plus de feu, dans mes écrits.
Le bon sens du Maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultoit sa Servante.

DAMIS.

On se peint dans l'Objet présent, & plein d'apas ;
L'Objet qu'on idolâtre, & que l'on ne voit pas.
Aussi bien transporté du bonheur de ma flamme,
Déja, dans mon cerveau, roule une épitalame,
Que devant qu'il soit peu, je prétens mettre au net ;
Et donner au Mercure, en paîment du Sonnet.

Muse! évertuons-nous; Ayons les yeux sans cesse
Sur l'Astre qui fait naître, en ces lieux, la tendresse;
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons!
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!
Que cette solitude est paisible & touchante!
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchante.

Il va s'asseoir à l'écart

MONDOR.

Quelle Tête! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper, abjurer la folie.

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS *à l'écart & sans être v*

DORANTE.

A CET aveu si tendre, à de tels sentimens;
Que je viens d'apuyer du plus saint des sermens
A tout ce que j'ai craint, Madame; à ce que j'ose,
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez qui j'aime; & réparez l'erreur
D'un Pere qui m'exclud du don de votre cœur.
Je ne veux, pour tout droit, que sa volonté même.
Pere équitable & tendre, il veut que l'on vous aime.
Ah! Si c'est à ce prix, qu'il a mis votre foi;
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais, Monsieur, sur ce point, qu'importe qu'on l'éclair,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire?

Et si, dès qu'il sçaura de qui vous êtes Fils,
Nul espoir, près de Moi, ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'Amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déja nommé votre Vainqueur?

LUCILE *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a sçû toucher mon cœur:
Je l'avouë; & pour Lui, me voila déclarée.

DORANTE *apercevant Damis.*

On nous écoute!

LUCILE.

Hé! C'est Monsieur De l'Empirée!
Lisons les lui ces vers: il en sera charmé.

DORANTE *à part.*

Est-ce Lui, juste ciel! ou Moi qu'Elle a nommé?

LUCILE *à Damis.*

Venez, Monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Vous discutions un fait de votre compétence;
Il s'agit d'une Idile, où j'ai quelque intérêt;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à Messieurs ces Poëtes,
Quand on les interrompt, dans leurs doctes retraites.
Laissons donc Celui-ci rêver en liberté;
Et détournons nos pas, de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec Madame, on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez: & s'il m'arrive

Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante & fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, Messieurs, passons sous ce feüillage épais,
Où, loin des Importuns, nous puissions lire en paix.

Damis lui donne la main qu'elle accepte au moment que Dorante lui presentoit aussi la sienne.

DORANTE *seul.*

Est-ce un coup du Hazard, ou de leur Perfidie?
Voyons. Il faut, de près, que je les étudie;
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande, où peut-être on aît jamais été.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIÉME.

SCENE I.

DORANTE *seul, & ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes ci que je trouve à mes pieds.
Il les ouvre.
ÉPITHALAME. Ah ah! J'en reconnois le Maître!
J'y pourrois bien aussi déveloper un Traître...
Lisons.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vû prêt d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée, en Confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre, à l'instant.
Hé bien? Quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! Qu'elle est ravissante! & que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimois! l'adorois! l'idolâtrois! Mais rien

N'exprime mon état, depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénétre en Elle;
Son défaut me la rend plus piquante & plus belle;
Oui, ce qu'en Elle on nomme indolence & froideur,
Redouble de mes feux la tendresse & l'ardeur.

LISETTE.

La Dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé; mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t'elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'Elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi? qu'Elle eût dit: *Monsieur, je suis folle de Vous;*
Je voudrois que déja vous fussiez mon Epoux.
Mais oui; c'est avoir l'ame assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu,
Et promis d'agréer à Monsieur Francaleu;

Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie;
Elle m'a répondu: (Dirai-je, avec douceur?)
L'Auteur ſeul de ces vers a ſçû toucher mon cœur.
A ces mots, de ſa poche, Elle a tiré l'Idile,
Dont le ſuccès me rend de moins en moins tranquile.

LISETTE.

C'eſt qu'Elle a crû parler à l'Auteur.

DORANTE.

Je ne ſçais,
Mais Elle a mis mon ame, à de rudes eſſais.
Elle a vû mon Rival, d'un œil de complaiſance.
Elle a lû, malgré moi, l'Idile en ſa préſence;
C'étoit me démaſquer. Sous cape, il en rioit:
Peut-être en Homme à qui l'on me ſacrifioit!
Le ſerois-je en effet? Seroit-ce lui qu'on aime?
Me joüeroient-ils tous deux? Me joüerois-tu, toi-même?

LISETTE.

Les honnêtes ſoupçons! Rendez grace, entre nous,
Au cas particulier que je fais des Jaloux.
Sans les ménagemens qu'on doit à leur caprice,
Mon honneur ofenſé ſe feroit bien juſtice.

DORANTE.

L'Auteur ſeul de ces vers a ſçû toucher ſon cœur!
Dit-elle. Encore un coup, je n'en ſuis pas l'Auteur.
Suppoſé qu'on la trompe: & qu'Elle me le croye,
Où donc eſt encor-là, le grand ſujet de joye?
Je joüis d'une erreur: & j'aurois ſouhaité
Une ſource plus pure, à ma félicité;

Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;
Et je me sens jaloux d'un Autre, dans Moi-même!

LISETTE.

Que la Délicatesse est folle en ses excès!
Eh, Monsieur! Y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraye?

DORANTE.

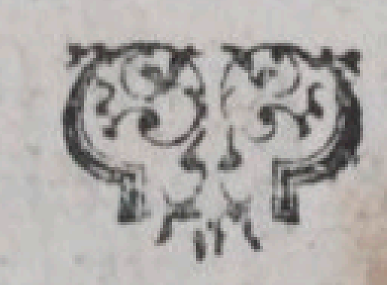
Tout ce que j'entrevois, de plus en plus, m'éfraye.
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux;
Mais il est mon Rival: & mon Rival heureux.
De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes.
Il se voit vingt Rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du Pere, il a le plus de part.
Seule, avec son Valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? Pourquoi s'enfuit-il, à ma vûe?
Quels étoient vos complots? D'où vient paroître émuë?
Répons!

LISETTE.

Tout doucement; Vous prenez trop de soin.
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui.... Prends-y garde!
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde!
Cependant, allons voir, (en les feüilletant bien,)
Si ces Tabletres-ci ne m'instruiront de rien.



SCENE III.

LISETTE.

M'E'PIER! Doucement! Ce ſeroit une chaîne.
Quoiqu'on ſoit ſans reproche, on ne veut rien qui gène.
Ah! c'eſt peu d'être injuſte; Il oſe être importun!
Aux trouſſes du Fâcheux, je vais en lâcher un,
Qui s'attachant à Lui, ſçaura bien m'en défaire.
Le voici juſtement.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QU'AS-TU donc tant afaire
Avec ce Cavalier qui ne ſemble, chez Moi,
S'être impatroniſé, que pour être avec Toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous ſeul êtes la cauſe.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la choſe.

LISETTE.

Tout ſimple. Le Jeune-homme entend vanter à tous,
Certaine Tragédie en ſix Actes, de Vous,
Que l'on dit fort plaiſante, & qu'il brûle d'entendre;
Sans qu'il ſçache par Qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t'il pas l'Ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur De l'Empirée? Il aura plaisanté,
De Caustique & de Fat, joüé les mauvais rôles;
Et parlé de vos vers, en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose, à son rire mocqueur.
Le serpent de l'Envie a siflé dans son cœur.
Ho bien, bien! Double joye, en ce cas, pour le nôtre
Je mortifierai l'Un: & satisferai l'Autre;
L'Autre aussi-bien m'a plû, comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un Homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire; & veux, malgré mon asme;
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez-là d'un terrible Importun.

M. FRANCALEU.

Vas donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Eh pourquoi donc si tôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile, comme il faut,
J'ôte dès-à-présent mes habits de soubrette;
Pour être, sous les siens, plus libre & moins distraitte.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Vas. Je me charge, Moi....

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU.

AH! c'eſt vous! Comment va la mémoire?

M. BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raiſonnemens que votre goût m'oppoſe,
Je hais bien la démarche, où mon Neveu m'expoſe.
Pour s'y réſoudre; il faut, à cet Original,
Vouloir étrangement & de bien & de mal.
Enfin mon rôle eſt ſçû: Voyons, que faut-il faire?

M. FRANCALEU.

Et Moi, de mon côté, je ſonge à votre affaire.
Cependant ſoyez gai; Débutez ſeulement;
Et vous ſerez bientôt de notre ſentiment.
De vos talens, à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un Pilier de Coulices;
Et, quoique vous diſiez, vers un plaiſir ſi doux,
De la force du charme, entraîné, comme Nous.
J'ai vû ce charme, en France, opérer des miracles;
Eriger nos Palais, en ſalles de Spectacles;
Et, ce que n'a pû faire encore la Raiſon,
Réformer le Quadrille, en plus d'une Maiſon.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une choſe me fait quelque plaiſir d'avance.
C'eſt le parfait rapport qui, par un cas plaiſant,
Se trouve entre mon rôle, & mon état préſent.

Je représente un Pere austère & sans foiblesse,
Qui d'un Fils libertin gourmande la jeunesse.
Le Vieillard, à mon gré, parle comme un Caton:
Et je me rejoüis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le Fils, s'y prend le mieux du monde
Car nous ne joüons bien, qu'autant qu'on nous seconde
Tout dépend de l'Acteur qu'on met vis-à-vis Nous.
Si Celui-ci venoit répèter avec Vous?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déja fait.

M. FRANCALEU *apellant ses valet*

Hola hée!
Que l'on aille chercher Monsieur De l'Empirée.

à M. Baliveau.

Tenez, voilà par où le Jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer si-tôt qu'il paroîtra.
Faites, comme l'on fait, aux choses imprévuës.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nuës;
Car c'est l'esprit du rôle: & vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, Vous, & ce Fils, nez à nez
L'instant précis qu'il sort, ou d'une Académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux;
C'est un coup de Théâtre admirable: & j'espere....

SCENE

SCENE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU *à Damis.*

MONSIEUR, voilà Celui qui ſera votre Pere.
Il ſçait ſon rôle; Allons, concertez-vous un peu;
Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.
à M. Baliveau, voyant ſon profond étonnement.
Comment Diable! à merveille! A miracle! Courage!
On ne ſçauroit joüer, mieux que vous, du viſage.
à Damis. Vous avez joüé, Vous, la Surpriſe aſſez bien;
Mais le rire vous prend; & cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je ſens, qu'ainſi que Lui, votre aſpect me démonte.

DAMIS *à Francaleu.*

C'eſt que lorſqu'on répéte, un Tiers eſt importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc; Auſſi-bien je fais languir quelqu'un.
à Damis. Monſieur l'Homme accompli, qui du moins croyez l'être;
Prenez, prenez leçon: car voilà votre Maître.
(*Frappant ſur l'épaule de Baliveau.*) Bravo! bravo! bravo!

SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU *à part.*

LE sot événenemen

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mile autres.
Quoi, mon Oncle, c'est Vous? Mon cher Oncle e
des Nôtres!
Heureux le Lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoin

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose: & ne plaisantons point.
Le hazard a voulu....

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
Est-ce vous qui parlez? ou si c'est votre rôle?

M. BALIVEAU.

C'est Moi-même qui parle; & qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon Neveu, dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom: Monsieur De l'Empirée?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vétu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon Oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi: Voyez si je romps le silence

Sur mile questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que de nos débats, le Public n'a que faire.

M. BALIVEAU *levant sa canne.*

Coquin! Tu te prévaux du contretems maudit....

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit!
Nous sommes, Vous & Moi, Membres de Comédie.
Notre Corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connoît point, chez nous, de primauté.

M. BALIVEAU *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS *gaîment.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon Camarade.
Je suis un Fils....

M. BALIVEAU.

J'ai ri. Me voila désarmé.

DAMIS.

Et Vous, un Pere...

M. BALIVEAU.

Hé oui, Bourreau! Tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour Toi, des entrâilles de Pere;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon Frere.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon Oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;

Me sufire à moi-même, en volant à la gloire ;
Et chercher la Fortune, au Temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce Temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un Pays perdu,
Où la Nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot Orgueil, se repaît de fumée.
Eh Malheureux! crois-moi: fuis ce Terroir ingrat.
Prens un parti solide, & fais choix d'un état;
Qu'ainsi que le Talent, le Bon sens autorise;
Qui te distingue: & non, qui te singularise;
Où le Génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le Barreau l'ofre à ta vanité.

DAMIS.

Le Barreau!

M. BALIVEAU.

Protégeant la Veuve & la Pupille;
C'est-là, qu'à l'honorable, on peut joindre l'utile;
Sur la gloire & le gain, établir sa Maison;
Et ne devoir qu'à soi sa Fortune & son Nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire & de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur: & rien à la Fortune.
Le Nourrisson du Pinde, ainsi que le Guerrier,
A tout l'or du Pérou, préfere un beau laurier.
L'Avocat se peut-il égaler au Poëte?
De ce Dernier la gloire est durable & complette.
Il vit long-tems après que l'Autre a disparu.
SCARRON même l'emporte aujourd'hui sur PATRU.
Vous parlez du Barreau de la Grece & de Rome,
Lieux propres autrefois, à produire un grand homm
L'ancre de la Chicane & sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'Eloquence & les Loix.

Que des traces du Monſtre, on purge la Tribune!
J'y monte. Et mes talens voüez à la Fortune,
Juſqu'à la Proſe encor, voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant ſi-tôt ſe corriger,
Qu'on me laiſſe, à mon gré, n'aſpirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnaſſe, anoblir ma mémoire;
Et primer dans un Art, plus au-deſſus du Droit,
Plus grave, plus ſenſé, plus noble qu'on ne croit!
Le Vice impunément, dans le ſiécle où nous ſommes,
Foule aux pieds la Vertu, ſi prétieuſe aux Hommes.
Eſt-il pour un Eſprit ſolide & généreux,
Une cauſe plus belle à plaider, devant Eux?
Que la Fortune donc me ſoit Mere ou Marâtre;
C'en eſt fait: pour Barreau, je choiſis le Théâtre;
Pour Client, la Vertu: Pour Voix, la Vérité:
Et pour Juge; mon Siécle & la Poſtérité.

M. Baliveau.

Eh bien, porte plus haut ton eſpoir & tes vûës.
A ces beaux ſentimens les Dignités ſont dûës.
La moitié de mon bien, remiſe en ton pouvoir,
Parmis nos Sénateurs, s'ofre à te faire aſſeoir.
Ton Eſprit généreux, ſi la Vertu t'eſt chère,
Si tu prends à ſa cauſe, un intérêt ſincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'éfort de la défendre, au droit de la juger.

Damis.

Non. Mais d'un ſi beau droit l'abus eſt trop facile.
L'eſprit eſt généreux, mais le cœur eſt fragile.
Qu'un Juge incorruptible eſt un homme étonnant!
Du Guerrier le mérite eſt ſans doute éminent.
Mais preſque tout conſiſte au mépris de la vie.
Et de ſervir ſon Roi la glorieuſe envie,
L'eſpérance, l'exemple, un je ne ſçais quel prix;

L'horreur du mépris même, inſpire ce mépris.
Mais avoir à braver le ſoûrire ou les larmes
D'une Solliciteuſe aimable & ſous les armes !
Tout ſenſible, tout homme enfin que vous ſoyez,
Sans o er être émeu, la voir preſque à vos pieds !
Juſqu'à la cruauté pouſſer le Stoïciſme !
Je ne me ſens point fait pour un tel Héroïſme.
De tous nos Magiſtrats la vertu me confond :
Et je ne conçois pas, comment ces Meſſieurs font.
Ma vertu donc ſe borne au mépris des richeſſes ;
A chanter des Héros de toutes les eſpéces ;
A ſauver, s'il ſe peut, par mes travaux conſtans,
Et leurs noms & le mien, des injures du tems.
Infortuné ! Je touche à mon cinquiéme luſtre ;
Sans avoir publié rien qui me rende illuſtre :
On m'ignore ; & je rampe encore, à l'âge heureux,
Où CORNEILLE & RACINE étoient déja fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! & dis-moi, Miſerable !
A de ſi grands Eſprits, te crois-tu comparable ?
Et ne ſçais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Hé bien, voyons le rang que le Deſtin m'aprête.
Il ne couronne point Ceux que la Crainte arrête.
Ces Maîtres même avoient les Leurs, en débutant
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'Art ne ſont pas infinies.
Tu m'avoüeras du moins que ces rares Génies,
Outre le don qui fut leur principal apui,
Moiſſonnoient à leur aiſe, où l'on glane aujourd'hui

DAMIS.

Ils ont dit, il eſt vrai, preſque tout ce qu'on penſe.
Leurs écrits ſont des vols, qu'ils nous ont fait d'avance;
Mais le remede eſt ſimple : il faut faire comme Eux,
Ils nous ont dérobé ; dérobons nos Neveux;
Et tariſſant la ſource, où puiſe un beau délire,
A la Poſtérité ne laiſſons rien à dire.
Un Démon triomphant m'éleve à cet emploi;
Malheur aux Ecrivains qui viendront après Moi!

M. BALIVEAU.

Vas! malheur à toi-même, Ingrat! cours à ta perte!
A qui veut s'égarer, la carriere eſt ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment ſe borne à la ſeule indigence.
Cette ſoif de briller, où ſe fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûrs afreux.
Vas ſubir du Public les jugemens fantaſques!
D'une Cabale aveugle, eſſuyer les bourraſques!
Chercher envain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à cenſurer!
Va, des Auteurs ſans nom, groſſir la foule obſcure,
Egayer la Satyre, & ſervir de pâture
A je ne ſçais quel tas de Broüillons affamés,
Dont les Ecrits mordans, ſur les Quais, ſont ſemés!
Déja, dans les Caffez, tes projets ſe répandent.
Le Parodiſte oiſif & les Forains t'attendent.
Vas, après t'être vû, ſur leur Scene, avili,
De l'oprobre, avec Eux, retomber dans l'oubli!

DAMIS.

Que peut, contre le Roc, une vague animée?
Hercule a-t'il péri, ſous l'éfort du Pygmée?

L'Olympe voit en paix, fumer le Mont Æthna:
Zoïle, contre Homere, en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît & s'éleve encore au sommet du Parnasse!

M. BALIVEAU.

Jamais l'Extravagance alla-t'elle plus loin?
Hé bien, tu braveras la honte & le besoin.
Je veux que ton Esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux Siecles futurs, ta sotise en appelle:
Que, de ton vivant même, on admire tes vers;
Tremble! & vois, sous tes pas, mile abîmes ouverts
L'Impudence d'autrui va devenir ton crime.
On metrra, sur ton compte, un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un Homme en apelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs? Et le Monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? Par mes Ecrits
Je veux que la vertu, plus que l'esprit, y brille.
La Mere en prescrira la lecture à sa Fille;
Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon,
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la Scene aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce
Je suis un Malheureux. Mon Oncle me renonce.

Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.
J'espere triompher, avant la fin du jour:
Et peut-être la chance, alors tournera-t'elle.

M. BALIVEAU.

Quoi ? Vous seriez l'Auteur de la piece nouvelle,
Que, ce soir, aux François, l'on doit représenter ?

DAMIS.

Soyez donc le premier, à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse & pleine réüssite.

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de son bon Ami, vous soyez le Neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira. Mais je vois avec peine,
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons, pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéïrai, Monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi, quelque-tems, joüir de l'anonyme;

Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre loüer, sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.
(*à part.*) A demain, Scélérat! Si jamais tu rimailles;
Ce ne sera, mortbleu, qu'entre quatre murailles.

SCENE VIII.

DAMIS.

Il ne veut m'avouër qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La Scene est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr. Du moins profitons-en;
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs; Voyons. Où sont donc mes tablettes?
La perte, pour le coup, seroit des plus complettes.
Tout à l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah! je suis ruiné! J'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux Pieces commencées,
Caracteres, Portraits, Maximes & Pensées,
Dont la plus triviale, en vers aléxandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains!
Mais j'ai regret surtout, à mon Epitalame.
Hélas! ma Muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme
Dans un premier transport, venoit de l'ébaucher.
Deux fois, du même Enfant, pourra-t'elle accoucher

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH Monsieur! Secourez les Muses attristées!
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi! Cherchons-les! aidons-nous!

DORANTE.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons-là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos & la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut, en ce logis, ne plus vous remontrer;
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! Un ami la propose!
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause?

DORANTE.

Eh fy! l'air ingénu sied mal à votre front;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel afront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En verité j'ignore....

DORANTE.

Quoi, Monsieur? que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vû tantôt mes vers entre ses mains.

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

C'étoit vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi!

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois; plus je vous voyois rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la Belle, malgré vous,
Révéloit un secret, dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette Ame cruelle,
Et du plaisir malin de joüir, avec Elle,
De la confusion d'un Rival malheureux
Que vous avez joüé de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout, votre Dupe;
Je veux, de mon côté, mettre aussi les Railleurs:
Et votre Epithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Un mot!

DORANTE.

Vous voudriez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile; ou l'épée à la main.

DAMIS.

Mais cette Epithalame....

DORANTE.

Ou partez, tout à l'heure!
Ou, tout à l'heure, il faut que l'un ou l'autre meure!

DAMIS.

Quelle vivacité! Quand nous nous entendrons,
Ni je ne partirai : ni nous ne nous battrons.

DORANTE.

Pour un Homme poussé, vous voilà d'un grand phlegme

DAMIS.

C'est que je me souviens d'un certain apophtegme,
Qui dit...

DORANTE.

Ne dit-il pas qu'un Versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur?

DAMIS.

C'en est trop. A vous même, un mot eût pû vous rendre.
Je ne le dirois plus; voulussiez-vous l'entendre.
C'est Moi, qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons!

SCENE X.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU

prenant Dorante par le bras & ne le lâchant plus.

EH, venez donc, Monsieur! Depuis une heure,
Je vous cherche par tout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A Moi, Monſieur ?

M. FRANCALEU.

A Vous.

DAMIS *à part.*

Autre Eſprit à l'envers ?

M. FRANCALEU.

Vous déſirez, dit-on, ce petit ſacrifice ?

DORANTE.

Et Qui m'a, près de vous, rendu ce bon ofice ?

M. FRANCALEU.

C'eſt Liſette.

DORANTE *à Damis.*

C'eſt Vous qu'elle veut ſervir.

M. FRANCALEU.

Lui !

Il voudroit qu'on fût ſourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'eſt Moi qui l'y convie.

DORANTE *à Damis.*

Je lis dans votre cœur ; & je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'Envie ! Oui ; c'eſt un Envieux ;
Qui voudroit, ſur lui ſeul, attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon Ami, par bonheur, eſt là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore, à vous entendre.

DORANTE *bas à Damis.*

Vous oſez m'atteſter ?

DAMIS *bas à Dorante.*

Je ſonge à votre amour.
Songez, ſi vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant aſſurer du contraire.

DAMIS.

Liſez : & qu'il admire ; il ne ſçauroit mieux faire.

DORANTE *bas.*

Tu crois m'échaper ? Mais...

DAMIS *à M. Francaleu.*

D'autant plus que Monſieur
A beſoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU

tirant un gros cahier de ſa poche.

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie ;
Et pour cela d'abord, je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propòs.

M. FRANCALEU.

Pourvû que les Fâcheux nous laiſſent en repos.

DAMIS *bas à Dorante.*

Dès-que vous le pourrez, ſongez à diſparoître.
Je vous attends. *Il s'en va.*

M. FRANCALEU.

Vous n'en voulez pas être ?

DORANTE *à Damis.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS *à M. Francaleu.*

Monſieur, excuſez-moi,
J'aime : & c'eſt un état, où l'on n'eſt guére à ſoi.
Vous ſçavez qu'un Amant ne peut reſter en place.

DORANTE *voulant courir après lui.*

Par la même raiſon....

SCENE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU *le retenant.*

LAISSEZ, laiſſez de grace

Il en veut à ma Fille ; & je ſerois charmé,
Qu'il parvînt à lui plaire, & qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh ! parbleu qu'il vous aime, & Vous & vos Ouvrage

M. FRANCALEU.

Comme ſi nous avions beſoin de ſes ſuffrages?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je ſerai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer, pour moi ſeul, le fruit de tant de veilles

M. FRANCALEU.

Moins l'Aſſemblée eſt grande, & plus Elle a d'oreille

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment ?

M. FRANCALEU.

Non. Qui ſatisfait tôt, ſatisfait doublement.

Il lâche Dorante pour tirer ſes lunettes ; Dorante s'évade ; M. Francaleu continuë, ſans s'en appercevoir.

Et c'eſt le moins qu'on doive à votre politeſſe,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Piece.

Il déroule ſon cahier ; &

La Mort de BUCE'PHALE. *Se retournant & ne trouvant plus Dorante.*

Où diable est-il ? Comment !
On me fuit ? Oh, parbleu ! ce sera vainement.
Je cours après mon homme; & s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape ;
Et bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'Auditeur entendra ma Piece, jusqu'au bout.

Fin du Troisiéme Acte.



ACTE QUATRIÉME

SCENE I.

MONDOR, LISETTE *avec une robe & une coëffure parfaitement semblables à celles de Lucile.*

MONDOR *qu'Elle tire par la manche en regardant derriere Elle avec un air inquiet.*

A Quoi bon, dans le Parc, ainsi tourner sans cesse?
Piroüeter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand

LISETTE.

Le voila bien sot!

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait certe est piquant;

MONDOR.

Quel ?

LISETTE.

Quel? Qu'eſt-ce? Quoi? Quand? Qui? L'Amant de Lucile,
Que ſon mauvais Démon ne peut laiſſer tranquile.
Dorante.

MONDOR.

Hé bien, Dorante ?

LISETTE.

Il nous a vûs de loin,
Ainſi que tu croyois m'aborder, ſans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'Avenuë,
Qu'il aît cru voir Lucile, ou qu'il m'aît reconnuë;
Près de Toi, l'un vaut l'autre ; & ſurtout ſon Deſtin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le Parc : il nous guette, il petille;
Il ſe gliſſe & nous ſuit, du long de la Charmille.
Moi, qui du coin de l'œil, obſerve tous ſes tours,
Je me laiſſe entrevoir : & diſparois toujours.
Dieu ſçait ſi le cerveau de plus en plus lui tinte !
Tant qu'enfin je le plante, au fond du Labyrinthe;
Où le pauvre Jaloux, pour long-tems en défaut,
Peſte & jure, je crois, maintenant, comme il faut.
Je ferois encor pis, ſi je pouvois pis faire.
De ces Cœurs défians l'Eſpèce atrabilaire
Reſſemble, je le vois, aux Chevaux ombrageux ;
Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'Eux.

MONDOR.

Oh, parbleu ! ce n'eſt pas le foible de mon Maître !
Au contraire, il ſe livre aux Gens, ſans les connoître;
Et préſume aſſez bien de ſoi-même & d'autrui,
Pour ſe croire adoré, ſans que l'on ſonge à lui.

Du reste, sçait-il bien se tirer d'une affaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé, d'avec son Adversaire;
Disent qu'il s'y prenoit, en brave Cavalier;
Et, pour un Bel-esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire, à laquelle il ne coure.
Le bel-esprit, en Nous, n'exclud pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas; Telles Gens, tel Patron;
Et dès-que je le sers, peut-il être un Poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour, dont j'étois ignorante?
Et que j'ai cru toujours, un rêve de Dorante?

MONDOR.

Mon Maître ne dit mot; mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse?

MONDOR.

Oui. J'ai, de sa conquête, honoré ta Maîtresse.
Celle qu'il recherchoit, ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas:
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur Elle;
Et de mettre un peu l'une & l'autre en paralelle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers & contre Tous, je protége Dorante;

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon Maître le supplante!
Car étant né Poëte, au suprême dégré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.

Monsieur de Francaleu, déja l'aime & l'estime.
Du Pére de Dorante, il n'est pas moins l'Intime :
Et je porte un billet, à ce Pére, adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.
Sçachant des deux Vieillards la mésintelligence,
Il mande à Celui-ci, selon toute apparence,
De rapeller un Fils, qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il sçaura, là-dessus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable ;
Prends de mes almanachs : & tiens pour assuré,
Que le bonheur de l'Autre est fort avanturé.

LISETTE.

Mais cet Autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vû pâlir Lucile, au récit du combat ;
D'une tendre frayeur, le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émuë : & c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même, ils se sont entretenus long-tems ;
Et s'étoient séparez, l'un de l'autre contens :
Lorsque, dans cet Esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage ;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Et va couler ton Maître à fond, dans le moment.

MONDOR.

Je répons de la Barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un Poëte & sa fortune !
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit Pere & Fille, à genoux, devant Lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'Amour m'arrache un tems, que l'Honneur me reproche.

Adieu : Que devant nous, tout s'abaîsse, en ce jour.
Et que tous nos Rivaux tremblent, à mon retour !

SCENE II.

LISETTE *seule.*

TElle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil ; Et mettons-nous au fait
De ce coup, qui doit faire un si terrible effet.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU *à Lisette, qu'il ne voit que par derriere.*

LUCILE, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente ;
Vous soufrés qu'il vous parle ; & je défens cela :
Tout net ! Entendez-vous, ma Fille ?

LISETTE *se tournant, & faisant la révérence.*

Oui, mon Pere.

M. FRANCLAEU.

Ha ! Ha !
C'est toi, Lisette ?

LISETTE.

Hé bien, je tiens parole.
Lui ressemblai-je assez ? Joüerai-je bien son rôle ?

L'œil du Pere s'y trompe ; & je conclus d'ici,
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU *à Damis.*

Admirez en effet, comme Elle lui ressemble !

LISETTE.

Quand commencera-t'on ?

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.
Cependant, vas chercher ta Maîtresse ; & l'instruis
Des dispositions, où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente,
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(*Elle s'en va.*)

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

LA Coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t'il fait querelle ?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclud du rang de vos Amis ?

DAMIS.

Quelque ressentiment pouroit m'être permis ;
Mais je suis sans rancune ; & ce qui se prépare,
Va me vanger assez de cet Esprit bisare.

M. FRANCALEU.

Ce que j'aprends encor, lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

Qu'il eſt le Fils d'un maudit Chicaneur ;
Qui n'écoutant priére, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide,à toute outrance.
Des ſottiſes d'un Pére, un Fils n'eſt pas garand ;
Mais le tort que me fait ce Plaideur, eſt ſi grand,
Que je puis, à bon droit, haïr juſqu'à ſa Race.
Ce procès me ruine, en ſotte paperaſſe ;
Et ſans le tems, les pas, & les ſoins qu'il y faut,
J'aurois été Poëte, onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables ?

DAMIS.

Le dommage eſt vraîment des plus conſidérables.
Il faut que le Public intervienne au procès,
Et concluë, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t'il contre lui, que ſon Pére ?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monſieur. Il a ſon caractére.
Je lui croyois du goût, de l'eſprit, du bon ſens ;
Ce n'eſt qu'un Etourdi ; Cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée ; Eſprit jeune & frivole,
Que vous croyez tenir, au moment qu'il s'envole ;
Qui me choque en un mot ; & qui me choque au point,
Que chez moi, ſans ma Piece, il ne reſteroit point.
Mais il le faut avoir, ſi je veux qu'on la jouë ;
Et voila trop de fois, que mon Spectacle échouë.
A propos, ce Bonhomme, avec qui vous joüez,
Plaît-il ? que vous en ſemble ? excellent ! avoüez.

DAMIS.

Admirable!

M. FRANCALEU.

A-t'il l'air d'un Pére qui querelle?
Heim! Comme sa surprise a paru naturelle?

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vû ce que je viens d'en voir.
Il est original, en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous, pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti; tandis qu'à nous complaire,
Et qu'à nous ménager, il a quelque intérêt.

DAMIS.

La Troupe ne sçauroit faire un meilleur acquêt.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaités, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne, plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réüssir.

DAMIS.

Que Moi?

M. FRANCALEU.

Que Vous.

DAMIS.

Par où? D'aignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvés, à la Cour, lui rendre un bon office?

DAMIS.

Plût-au Ciel! il n'eſt rien que pour lui je ne fiſſe.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Miniſtres?

DAMIS.

Un Fat
Avoüeroit qúe la Cour fait de lui quelque état;
Et paſſant du menſonge, à la ſottiſe extrême,
En le faiſant accroire, il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un Poëte, à la Cour, eſt de bien mince aloi.
Des ſuperfluités, il eſt la plus futile.
On court au néceſſaire; on y ſonge à l'utile:
Où ſi, vers l'agréable, on panche quelquefois,
Nous ſommes éclipſez par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les ſens entraînant l'Homme
Minerve eſt éconduite, & Vénus a la pomme.
Ainſi, je n'oſerois vous promettre pour lui,
Sur un crédit ſi frêle, un bien ſolide apui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, ſera donc mal gardée;
Car je comptois ſur vous, quand je l'ai haſardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de Neveu;
Un Libertin, qui s'eſt attiré ſa diſgrace,
En ne faiſant rien moins que ce qu'on veut qu'il faſſe.

DAMIS *vivement.*

Oh! je le ſervirai, ſi ce n'eſt que cela!
Et mon peu de crédit ira bien juſques-là.

M. FRANCALEU.

Non non, laiſſez! parbleu! j'admire ma ſottiſe!

Il fait quelque pas pour s'en aller.

DAMIS *l'arrêtant.*

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'aviſe

DAMIS.

Eh! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît?

M. FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en repoſer ſur moi!

M. FRANCALEU.

C'eſt qu'avec celui-ci, l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je ſerois très-fâché qu'il en eût le merite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que, ce ſoir, il aura mon billet;
Et que j'aurai demain la Lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu! laiſſez-moi faire! ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence?

DAMIS.

Plus grande encor.

M. FRANCALEU.

Oh non!

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme, ce ſoir, ce ſoir-même, eſt content?

M. FRANCALEU.

Ce soir ! ah ! sur ce pié, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce tems-là poura-t'il vous sufire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien, par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettés pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voi
Mais, Monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême
Qu'à ce pauvre Neveu, vous en voulez vous-mêm

M. FRANCALEU.

Sans doute : & j'ai raison. L'Oncle me fait pitié.
Et tout mauvais Sujèt mérite inimitié.
Tenez ! J'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menés, par exemple, un train de vie honnête
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentés, & vous suivés mes pas.
Des travers du Jeune homme, un Fou sera la cause
Aussi l'ordre du Roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer, avec le Libertin,
Tel, chez qui l'on sçaura qu'il est soir & matin.
Vous riez ! mais je parle en Pére de famille.

SCENE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me dés-habil

M. FRANCALEU.

Quoi la Piéce....

LISETTE.

Est au croc, une seconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'Acteurs?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'Acteurs, ni d'Auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile & vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Désertion totale!

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir, on y jouë une Piéce nouvelle,
Dont le titre les pique, & les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah! j'en suis!

LISETTE.

L'heure presse; & Tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici, pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! à quoi bon cette brusque sortie?
Comme s'ils n'eussent pû remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Non. Le sort d'une Piéce est-il en notre main?
Nous en voyons mourir, du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir; songeons donc à les suivre.
Venés.

DAMIS.

J'augure mieux de la Piéce, que Vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre Nous,
De soins très-sérieux, remplira ma soirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurés, Monsieur De l'Empirée.
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,
Qui, dans l'Art du Théâtre, étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le méne à l'Ecole.
Qui plus est, son Neveu l'occupe & le désole:
Et la Piéce nouvelle est un amusement,
Qui poura le lui faire oublier, un moment.

(Il s'en v

DAMIS *à part.*

Ouida, c'est bien s'y prendre.

SCENE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE *à part ayant examiné Da attentivement durant le c de la Scene précédente.*

UN peu de hardiess
Cet homme-ci, je crois, est l'Auteur de la Piéce!
Faisons qu'il se trahisse; il en est un moyen.
(*haut*) Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus ri

Monsieur raisonnoit juste; & votre attente est vaine;
Car la Piéce est mauvaise; & sa chûte est certaine.

DAMIS.

Certaine!

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'est ce que mande un Connoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré, sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand Connoisseur, dont le goût est si fin?

LISETTE.

Ne croit pas que la Piéce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien sçavoir, sur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hyer, chez lui, l'Auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui! L'Auteur! Hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours...

DAMIS *à part.*

Je ne suis pas sorti d'ici, depuis huit jours.

LISETTE *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe! oh! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste éfronté, sufisant Personnage,
Qui raisonne au hasard, de Nous & de nos vers,
Et pour, ou contre Nous, prévient tout l'Univers.

Cela sçait ses Foyers, sa Ville, ses Provinces,
Ses intrigues de Cour, son Cabinet des Princes;
Pése ou régle à son gré, les plus grands intérêts,
Et croit ses visions, d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur; tout est de sa portée.
Le Livre des Destins s'emplit, sous sa Dictée.
Rien ne doit arriver, que ce qu'il a prédit:
Et l'événement seul toujours le contredit..
(*à Lisette.*) Et n'a-t'il pas poussé l'impertinence extrêm
Jusqu'à nommer l'Auteur?

LISETTE.

Non, Monsieur; c'est vous-mêm
Qui venés de tout dire, & de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois: & je m'en remercie;
Vû le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(*Elle veut s'en allo*

DAMIS *la retenant.*

Lisette!

LISETTE.

Hé bien?

DAMIS.

De grace!... Etourdi que je sui

LISETTE.

Que voulés-vous de Moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement!

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS

DAMIS.

Eh ! ne me faites pas ce déplaisir sensible !
Laissés-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réüssite, ainsi que j'en suis sûr,

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secrèt tout entier la charge est trop pesante.
Partageons celui-ci, par la belle moitié.
Tenés, si vous tombés, je parle sans pitié.
Si vous réüssissés, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus ; car je réüssirai.

LISETTE.

Eh bien, en ce cas-là, Monsieur, je me tairai.

Dorante ici paroît au fond du Théâtre, d'où il les voit & les écoute.

DAMIS *baisant les mains de Lisette.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE *bas, ayant apperçû Dorante, & lui tournant brusquement le dos.*

LE Jaloux nous surprend ; le voilà furieux ;
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile, à ses yeux.

DORANTE *sans approcher.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde.

Madame, on n'aura pas de peine à concevoir,
Quelle étoit la promesse; & quel est cet espoir.
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre:
C'est que cette promesse & si douce & si tendre,
Reçuë à la même heure, & presque au même lieu,
Mot à mot, dans ma bouche, aît mis le même adieu
Il faut vous en faire ún de plus longue durée,
Et dont vous vous teniés un peu moins honorée.
Adieu, Madame; Adieu! Ne vous flattés jamais,
Que je vous aye aimée, autant que je vous hais!

Il fait quelques pas pour s'en alle

LISETTE *bas.*

Donnons-nous, à notre aise, ici la comédie.
Car il va revenir.

Elle s'assied au-devant & à l'un des coins du Théâtre, en face du Parterr se cachant le visage avec son éventail, du côté par où Dorante peut l'aborder.

DORANTE *croyant voir dans cette at tude, l'embarras d'une pers ne confonduë.*

Monstre de perfidie!
A votre âge! Passer sans pudeur, sans égard,
Des mains de la Nature, à ce comble de l'Art!
M'avoir peint ce Rival, comme le moins à craindre
M'avoir persuadé, presqu'au point de le plaindre!
Qu'avés-vous prétendu, par cette trahison?
Pourquoi d'un vain espoir y mêler le poison?
Me venir étaler d'obligeantes allarmes?
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes:
Dorante! ou je fléchis mon Pére! ou de mes jours,
A l'azile où j'étois, je consacre le cours!
Quels étoient vos desseins? répondés-moi, Cruel
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une Belle,

Qui jalouſe des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les Cœurs, & n'en veut perdre aucun?
Ce reproche fût-il le ſeul que j'euſſe à faire!
Mais, helas! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce Rival, dès long-tems, eſt le Rival aimé.
C'eſt pour lui que j'ai vû votre front allarmé;
Et quand vous me diſiés que j'en étois la cauſe,
Quand vous promettiés plus que l'amour même n'oſe,
C'eſt que de votre Amant vous protégiés les jours;
Et vouliés ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole! On ne l'a tantôt que différée;
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déja tirée;
J'attaquois de nouveau le Traître, en arrivant;
Si je n'euſſe voulu joüir auparavant
De la confuſion qui vous ferme la bouche!
Que ma plainte à-préſent vous révolte ou vous touche!
Repentés-vous, ou non, de m'avoir outragé!
Vous ne me verrés plus, que mort, ou que vengé!

LISETTE *effrayée.*

Dorante!

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'Infidelle!
Elle tremble, il eſt vrai: mais pour qui tremble-t'elle?
N'importe: Je l'adore; Ecoutons-la. Parlés.

Il revient & reſte encore à quelque diſtance d'elle.

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulés.
Rejettons le paſſé, ſur l'inexpérience:
Et redemandés-moi toute ma confiance.
Un regard, un ſeul mot n'a qu'à vous échapper.
Mon cœur vous aidera lui-même, à me tromper,

Ah, Lucile! Ai-je pû ſi-tôt perdre le vôtre?
Vous me haïſſez!

LISETTE *avec une voix enfantine & dolente.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimés un autre?

LISETTE.

Hé non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Helas

DORANTE.

Hé bien, je n'en veux plus douter! Ne ſçai-je pas
Que l'infidélité, ſur-tout dans la jeuneſſe,
Souvent eſt moins un crime au fond, qu'une foibleſſe;
Qui peut ſervir enſuite à vous en détourner,
Lorſque la nôtre va juſqu'à vous pardonner.

Il s'approche enfin d'elle tout tranſporté.

Je vous pardonne donc; & même vous excuſe.
Liſette eſt contre moi; Liſette vous abuſe;
Ce ſont ici des coups qu'elle ſeule a conduits;
C'eſt Elle qui me met dans l'état où je ſuis.

LISETTE.

Il eſt vrai.

DORANTE *ſe jettant à ſes genoux, & lui prenant une main.*

C'eſt aſſez! Mon ame ſatisfaite....

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE *au fond du Théâtre.*

VEILLAI-JE ou non ? Dorante, aux genoux de
Lisette !

LISETTE *baissant l'éventail & se levant.*

Lui-même ! & qui me fait fort joliment sa cour.
On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre tour.
Songés à bien joüer le rôle que je quitte ;
Car vous nous voyés deux que votre faute irrite.
Enfin concevés-vous combien vous vous trompiés ?

DORANTE.

Je croyois en effet, Madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévûë.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restituë
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous ?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures ;
Je vous restituërois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre, à ma place, eût pû se contenir ?

LISETTE.

Je vous devois cela, Monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi ? Dorante, après mille & mille assurances,
Qui, tout-à-l'heure encor, passoient vos espérances,

Le reproche & l'injure aigriſſoient vos diſcours?
Et, ſur le ton plaintif, on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que, ſur ce ton, vous le preniés vous-même,
Vous qui ſçavés, Madame, à quel point je vous aime,
Souffrés qu'on vous inſtruiſe; après quoi décidez
Si mes ſoupçons jaloux n'étoient pas bien fondez.
Je ſurprens mon Rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma foibleſſe autoriſe à tout craindre:
Et l'aveu que j'ai fait trop naïf & trop prompt,
De votre défiance a mérité l'afront.
Mais vous trouverés bon, qu'en me faiſant juſtice,
Cette Juſtice même auſſi nous déſuniſſe;
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal aſſorti,
Dont jamais on ne s'eſt aſſez-tôt repenti.

DORANTE.

Ecoutons-nous, de grace! Encor un coup, Madame
Bien loin, qu'en tout ceci, je mérite aucun blâme;
Croyés, ſi j'euſſe pû ne me pas allarmer,
Que je ne ſerois pas digne de vous aimer.
Je viens, je vois, j'entends....

LUCILE.

Depuis quand, je vous pri,
N'eſt-on digne d'aimer, qu'autant qu'on ſe défie?
Ainſi l'amour jamais doit n'être ſatisfait?
Et le plus ſoupçonneux eſt donc le plus parfait?
Juſte ſujet, pour Moi, de crainte & de rupture!
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture
J'aime trop mon repos, pour le perdre à ce prix;
Et ne jugerai plus des Gens, par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayés la bonté....

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie !
Vous feriés, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes ſoins les plus doux,
Que l'éclat ſcandaleux des fureurs d'un Jaloux.
Que n'ai-je conſervé, prévoyante & ſoumiſe,
L'inſenſibilité que je m'étois promiſe !
Liſette ! je t'ai cruë ; & Toi ſeule, tu m'as...

LISETTE *à Dorante voyant pleurer Lucile.*

N'avés-vous point de honte ?

DORANTE.

Eh, ne m'accable pas !
Tu ſçais mon innocence. Appaiſés vos allarmes,
Lucile ! Retenés ces précieuſes larmes !
C'eſt mon injuſte amour qui les a fait couler ;
C'eſt lui qui toutefois, pour Moi, doit vous parler.
L'Amour eſt défiant, quand l'Amour eſt extrême !

LUCILE.

S'il ſe faut quelquefois défier, quand on aime,
C'eſt de tout ce qui peut, dans le cœur allarmé,
Soulever des ſoupçons contre l'Objet aimé.
Je tiens, vous le ſçavés, cette ſage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon eſtime ;
De votre propre Idile, ouvrage ſéducteur,
Où votre eſprit ſe montre ; & non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confeſſe,
Madame ; & que je céde au remords qui me preſſe.
Du moins, vous concevrés, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me raſſure ſi peu.

C'eſt que je n'en joüis qu'à titre illégitime:
C'eſt que tous ces Ecrits, ſource de votre eſtime,
Vous venoient, par mes ſoins, mais ne ſont pas de Moi.

LUCILE.

Ils ne ſont pas de Vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le ſot homme!

LUCILE.

Quoi?....

DORANTE.

Laiſſant lire, il eſt vrai, dans le fond de mon ame,
J'inſpirois le Poëte, en lui peignant ma flamme.
Que ſon Art, à mon gré, s'y prenoit foiblement!
Et que le bel eſprit eſt loin du ſentiment!
Mais cet Art vous amuſe; il a fallu vous plaire,
Laiſſer dire des riens, ſentir mieux, & ſe taire!
N'eſt-ce donc qu'à l'eſprit que votre cœur eſt dû?
Et ma ſincérité m'auroit-elle perdu?

LUCILE.

Votre ſincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante; auſſi pour vous ſuis-je toujours la Même.
Tel eſt enfin l'effet de ces vers que j'ai lûs:
J'étois indiférente, & je ne le ſuis plus;
Et je ſens que, ſans vous, je le ſerois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrés plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établiſſez la paix & le bonheur;
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Tréve de beaux diſcours! il eſt tems que j'y penſe.
De par Monſieur, expreſſe & nouvelle défenſe

De soufrir que jamais vous osiés nous parler.

DORANTE.

Il aura sçû mon nom!

LUCILE.

Ah, tu me fais trembler!

LISETTE.

Et même ici quelqu'un, peut-être, nous épie.
Séparés-vous! rentrés, Madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projèt important.

DORANTE.

Rassurés-moi d'un mot encore, en me quittant;
Ou déja mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos Rivaux du moins vous n'avés rien à craindre.
Mon Pére poura bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix; mais jamais le changer.

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

QUELQUUN m'a déservi près de lui; je parie.

LISETTE.

Eh! ne vous en prenés qu'à votre étourderie,
Et sur-tout au mépris dont vous avés heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avouë; à présent il peut lire:
Je l'écoute. Ou plûtôt sans cela, je l'admire:

Et m'ofre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira;
De me couper la gorge, avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'eſt pas maintenant votre plus grande affaire.
Songés à profiter d'un avis ſalutaire.
Pourriés-vous nous trouver de ces Perturbateurs
Du repos du Parterre & des pauvres Auteurs,
Contre les Nouveaûtez ſignalant leurs proüeſſes,
Et ſe faiſant un jeu de la chûte des Piéces?

DORANTE.

Qué diable en veux-tu faire? Oui, vraiment, j'en connois.

LISETTE.

Courés les ameûter: pour aller, aux François,
Sur ce qui s'y joüera, faire éclater l'orage.
La piéce eſt de l'Auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le Pére de Lucile y vient d'aller....

DORANTE.

Tu veux....

LISETTE.

Ah! j'en ſerois d'avis! Faites le ſcrupuleux!
Damis ne l'eſt pas tant, Lui; car à votre Pére,
Il a de votre amour écrit tout le myſtére.
Ce n'aura pas été pour vous ſervir, je croi.
Et vous le voudriés ménager? Et ſur quoi?
Les plaiſans intérêts, pour balancer les vôtres!
Une piéce tombée; il en renaît mille autres.
Mais Lucile perduë, où ſera votre eſpoir?
Monſieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déja que trop ce bel Auteur en tête.
S'il le voit triompher; c'eſt fait, rien ne l'arrête:
Il lui donne ſa Fille: & croiroit aujourd'hui
S'allier à la Gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu me fais frémir! & des transes pareilles
Me livrent en aveugle, à ce que tu conseilles.

SCENE X.

LISETTE *seule.*

AH, ah, Monsieur l'Auteur! avec votre air humain,
Vous endormés les gens; vous écrivés sous main;
Vous avés du manége ; & votre esprit superbe
Croit déja, sous le pied, nous avoir coupé l'herbe!
Un bon coup de sifflet va vous être lâché ;
Et vous sçavés alors quel est notre marché.

Fin du Quatriéme Acte.



ACTE CINQUIÉME.

SCENE I.

DAMIS *seul.*

JE ne me connois plus, aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'éfroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le Même enfin, depuis deux heures.
Ma piéce, auparavant, me sembloit des meilleures :
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts.
Du foible, du clinquant, de l'obscur & du faux.
De-là, plus d'une image annonçant l'infamie !
La Critique éveillée ; une Loge endormie ;
Le Reste, de fatigue & d'ennui harassé ;
Le Soufleur étourdi ; l'Acteur embarassé ;
Le Théâtre distrait ; le Parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur,
Font naître également le trouble & la terreur.
Voici l'heure fatale, où l'arrêt se prononce !
Je séche. Je me meurs. Quel métier ! J'y renonce !
Quelque flateur que soit l'honneur que je poursuis ;
Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis ?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait ; je péris, si je tombe.
Où me cacher ? Où fuir ? Et par où désarmer
L'honnête Oncle qui vient, pour me faire enfermer ?

Quelle Egide opposer aux traits de la Satyre ?
Comment paroître aux yeux de Celle à qui j'aspire ?
De quel front, à quel titre, oserois-je m'ofrir,
Moi, misérable Auteur, qu'on viendroit de flétrir ?

(Il se tait quelque-tems, & se promene à grands pas comme un homme extrémement agité.)

Mais mon incertitude est mon plus grand suplice.
Je suporterai tout, pourvû qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége au moins d'un an, le nombre de mes jours.

SCENE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU *à Damis.*

HE bien ! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierés-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur ? J'avois donc tort, tantôt, de vous prêcher,
Que lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher ?
Voilà pourtant ! voilà ! la Nouveaûté... flambée !

DAMIS *à part comme un homme bien soulagé.*

Et mon sort décidé ! Je respire. (*haut*) Tombée ?

M. FRANCALEU.

Tout-à-plat !

DAMIS.

Tout-à-plat !

M. BALIVEAU.

Oh ! tout-à-plat.

DAMIS.

Tant pis !
C'est qu'ils auront joüé, comme des Etourdis.

M. BALIVEAU.

Siflée, & resiflée!

DAMIS.

Et le méritoit-elle?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pouroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de sufisance.
Car jamais le Public n'eût moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une piéce en effet,
Au tintamare afreux qu'au Parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vû des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fût, ni n'en sera d'égale.
La piéce étoit venduë aux siflets aguérris
De tous les Etourneaux des Caffez de Paris.
Il en est venu fondre un Essaim! Des Nuées!
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix-là, paix,
J'ai trouvé....

M. BALIVEAU.

Ma foi moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Mortbleu! je le maintiens. J'ai trouvé.... telle rime

à Damis qui l'écoutoit avidement, & qui ne l'écoute plus.

Oui; telle rime, digne elle seule, à mon gré,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur, avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme;

Et de n'exercer plus un talent ſuborneur,
Dont les productions lui ſont ſi peu d'honneur.

DAMIS.

C'eſt, s'il eût réüſſi, qu'il pouroit vous en croire;
Et demeurer oiſif, au ſein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ſes Rivaux, & leur noire malice,
Le parti qui lui reſte, eſt de rentrer en lice;
Sans que jamais il ſonge à la déſemparer,
Qu'il ne les force eux-mêmes, à venir l'admirer.
Le Nocher, dans ſon art, s'inſtruit pendant l'orage,
Il n'y devient expert, qu'après plus d'un naufrage.
Notre ſort eſt pareil, dans le métier des vers:
Et pour y triompher, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'eſt parler en Poëte! en Héros! en grand Homme!
(*à Baliveau.*) Vous êtes ſtupéfait; ce trait-là vous aſſomme?
Vivent les grands Eſprits, pour former les grands cœurs!
Mais cela n'apartient qu'à nous autres Auteurs.
(*à Damis.*) N'eſt-ce pas, mon Confrére?

SCENE III.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS *à Mondor qui le tire par la baſque du juſte-au-corps.*

HE bien?

MONDOR *bas & d'un air conſterné.*

Je vous annonce....

DAMIS.

Je sçai, je sçai. Ma Lettre ?

MONDOR.

En voilà la Réponse.

DAMIS.

Laisse-nous. Je te suis. Messieurs, permettés-moi
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,
Je compte vous rejoindre : & laissant vers & prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCENE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

OUI : changeons de propos, & laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous sçaviés combien j'aime ce Garçon-là.

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

Une Lice ! un Nocher !
Comme nous n'allons droit, qu'à force de broncher !
Plaît-il ? vous l'entendiés ?

M. BALIVEAU.

Moi, non ; j'avois en tête,
La lettre de cachet, qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU.

Ce Jeune-homme n'est pas du commun des Humains.
Les Grands-Seigneurs déja se l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage! Revenons, de grace, à la promesse,
Dont vous m'avés flatté tantôt, pendant la piéce.

M. FRANCALEU.

Vous parlés d'une piéce? Ah! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis; c'est Moi qui le promets;
Et je défierois bien la Cabale, d'y mordre.

M. BALIVEAU.

Parlés! Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon Ordre?

M. FRANCALEU.

Eh! Tranquilisés-vous! Soyés sûr de l'avoir.
Oui; vous serés content, ce soir même; ce soir!
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.
Et tenés, son retour va vous tirer de peine;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'Ordre est dans le paquèt qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant! Qui?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il?

M. FRANCALEU.

Etes-vous sourd? Cet Homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monsieur De l'Empirée?

M. FRANCALEU.

Et Qui donc?

M. BALIVEAU.

Quoi? C'est Lui,

Dont le zéle, pour Moi, sollicite aujourd'hui!

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous joüiés en Maître;
Et votre Admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler, pour un mois, parmi Nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour Vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre Enfant prodigue.
Il a, sur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme si ç'eût été la sienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU *l'arrêtant.*

Comment donc?

M. BALIVEAU.

Vous avés opéré des prodiges!

M. FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul, vous avés des vertiges!

M. BALIVEAU.

Eh! c'est Vous qui, plutôt que mon Neveu cent fois,
Mériteriés.... Je suis le moins sensé des Trois.
Serviteur!

M. FRANCALEU.

Mais encor! Entre amis, l'on s'explique.
Ne pourroit-on sçavoir quelle moûche vous pique?
Quoi? Lorsque nous tenons....

M. BALIVEAU.

Non! Nous ne tenons rien
Puisqu'il faut vous le dire; & cet Homme de bien,
Au mérite de qui, vous êtes si sensible,
Est le Pendard à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible?

M. BALIVEAU.

Le voilà ! Maintenant, soyés émerveillé
Du jeu de la Surprise, où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vû le Diable ! Elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent ! je demande,
Où vous prenés le mal que vous m'en avés dit.
Un Garçon studieux, de probité, d'esprit ;
Beau feu, judiciaire ; en qui tout se rassemble ;
Un Phœnix, un Trésor....

M. BALIVEAU.

Un Fou qui vous ressemble !
Allés, vous mérités cette apostrophe-là.
De bonne foi, siéd-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour moriginer la Jeunesse étourdie,
Que par vous-même, au mal, Elle soit enhardie ?
Et que l'Ecervelé, qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un Adversaire, en Vous, trouve un appui ?
Il versifiera donc ! Le beau genre de vie !
Ne se rendre fameux, qu'à force de folie !
Etre, pour ainsi dire, un homme hors des rangs !
Et le Joüet titré des Petits & des Grands !
Examinés les Gens du métier qu'il embrasse.
La Paresse, ou l'Orgueil en ont produit la Race.
Devant quelques Oisifs, Elle peut triompher ;
Mais, en bonne police, on devroit l'étoufer.
Oui ! Comment soufre-t'on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'Etat ? Pour les Leurs ? Pour Eux-mêmes ?
De la Société véritables Frélons,
Chacun les y méprise ; & craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un Poste honorable ;
Mais ce ne sera plus qu'un Gueux, qu'un Misérable,

A la perte duquel, en homme infatüé,
Vous aurés eû l'honneur d'avoir contribüé.
Félicités-vous bien! L'œuvre est très-méritoire!

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais, d'avoir part à la gloire
D'un Neveu qui déja vous a trop honoré!
Sçavés-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire! Esprit de Bourgeoisie,
De tout tems, gendarmé contre la Poësie.
Mais apprenés de Moi, qu'un Ouvrage d'éclat,
Anoblit bien autant que le Capitoulat.
Apprenés....

M. BALIVEAU.

Apprenés de Moi, qu'on ne voit guére
Les Honneurs, en ce Siécle, accueillir la Misére:
Et que la Pauvreté, par qui tout s'avilit,
Dégrade quelquefois; mais jamais n'anoblit.
Forgés-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait, comme on l'entend, quand on a vos richesses:
Mais Lui, que voulés-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage assuré; c'est la soif, & la faim.
Et, d'un œil satisfait, on veut que je le voye?
Soit! A vos visions, je l'abandonne en proye!
Il peut se reposer de ses nobles destins,
Sur Ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse! Il est libre. Adieu!

M. FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable Ami, dont la réplique est prête:
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des Gens à vision.
Si j'admire! en Damis, un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche, autant que son mérite;

Afin donc que ſon ſort ne vous allarme plus ;
Je lui donne ma Fille, avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Qu'entends-je ?

M. FRANCALEU.

Aſſurément, c'eſt n'être pas à plaindre ;
Car Elle a de l'eſprit, eſt belle, faite à peindre.
Holà, Quelqu'un ! Vous-même en jugerés ainſi.
(à ſon valet.)
Que l'on cherche Lucile ; & qu'Elle vienne ici.
(à part.)
Auſſi-bien, Elle héſite ; & rien ne ſe décide.
(à M. Baliveau.)
Qu'eſt-ce ? Vous molliſſés ? Votre front ſe déride ?
Vous paroiſſés émû ?

M. BALIVEAU.

Je le ſuis en effet.
Vous êtes un Ami bien rare & bien parfait !
Un procédé ſi noble eſt-il imaginable ?
Ne me trouvés donc pas, au fond, ſi condamnable.
Nous perçons l'avenir, ainſi que nous pouvons ;
Et ſur le train des mœurs du Siécle, où nous vivons.
Quand à faire des vers, un jeune Eſprit s'adonne ;
Même en l'applaudiſſant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis, de ce côté, ſe porte avec chaleur ;
Et je ne lui pouvois pardonner ſon malheur ;
Mais, dès que d'un tel choix, votre bonté l'honore....



SCENE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU *à Damis.*

VENE'S, venés, Monsieur! Une autrefois encore
Vous serés à la Cour, notre Solliciteur.
Vous vous flatiés, ce soir, de contenter Monsieur.

DAMIS *à Baliveau.*

M'avés-vous trahi?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre Nous tout s'oublie
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui signale, à tel point, son amitié pour Nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur Vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour Gendre. *Voyant Damis interdit.*
Ainsi que Moi, la chose a lieu de vous surprendre:
Car de quelques talens dont vous fussiés pourvû,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévû.
Mais la Joye auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déja fait place, à la Reconnoissance.
Tombés donc aux genoux de votre Bienfaiteur.

DAMIS *d'un air embarassé.*

Mon Oncle....

M. BALIVEAU.

Hé bien?

DAMIS.

Je suis....

M. FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble Adorateur

Des graces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés, l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

M. FRANCALEU.

Ha!

M. BALIVEAU.

Le voilà cet Homme au-dessus du Vulgaire,
Dont vous vantiés l'esprit & la judiciaire;
Qui, tout-à-l'heure, étoit un Phœnix, un Trésor!
Hé bien! de ces beaux noms, le nommés-vous encor?
Va! maudit soit l'instant, où mon malheureux Frére
M'embarrassa d'un Monstre, en devenant ton Pére.

SCENE VI.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

MONSIEUR, la Poësie a ses licences. Mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets:
Et votre Oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sçauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon Oncle mécontent;
Mais Vous-même, à ma place, en auriés fait autant;
Car je vous ai surpris, loüant Celle que j'aime,
A la loüer en homme épris plus que Moi-même;
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment! La connoîtrois-je?

DAMIS.

Oui; du moins son esprit.

Grace à l'heureux talent, dont l'orna la Nature,
Il eſt connu partout, où ſe lit le Mercure.
C'eſt-là, que ſous les yeux de nos Lecteurs jaloux,
L'Amour, entr'Elle & Moi, forma des nœuds ſi doux.

M. FRANCALEU.

Quoi! ce ſeroit?... Quoi!... C'eſt.... la Muſe originale
Qui, de ſes impromptus, tous les mois, nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce Bel-eſprit ſans pair?

DAMIS.

Hé, oui!

M. FRANCALEU.

Mériadec, De Kerſic.... de Quimper...?

DAMIS.

En Bretagne! Elle-même! Il faut être équitable.
Avoüés maintenant; rien eſt-il plus ſortable?

M. FRANCALEU.

Embraſſés-moi!

DAMIS.

De quoi riés-vous donc ſi haût?

M. FRANCALEU.

Du pauvre Oncle, qui s'eſt éfarouché trop tôt;
Mais nous l'appaiſerons; rien n'eſt gâté.

DAMIS.

Sans doute
Il ſortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoûte.

M. FRANCALEU.

Oh! c'eſt Vous qui, pour peu que vous nous écoûtiés
Laiſſerés, s'il vous plaît, l'erreur, où vous êtiés.

DAMIS.

Quelle erreur ? Qu'insinuë un pareil verbiage ?

M. FRANCALEU.

Que vous comptés en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous aurés beau dire.

M. FRANCALEU.

Et Vous, beau protester !

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non !

M. FRANCALEU.

Parbleu si ! Parions.

DAMIS.

Bagatelle!

M. FRANCALEU.

La Personne pourroit, par exemple, être telle....

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : sufit qu'Elle aît un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissés dire un mot ! & vous verrés que non.

DAMIS.

Rien ! rien !

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin....

DAMIS.

J'irois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

J'ai promis; j'épouſerai.

M. FRANCALEU.

Quel homme!

DAMIS.

Et tout en vous quittant, j'y vais tout diſpoſer.

M. FRANCALEU.

Oh! diſpoſés-vous donc, Monſieur, à m'épouſer.
A m'épouſer, vous dis-je? Oui, Moi! Moi! C'eſt Moi-même,
Qui ſuis le bel Objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaiſantés point?

M. FRANCALEU.

Non; mais en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, juſqu'ici plaiſanté;
Quand, ſous le maſque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faiſois chanter des vers à ma loüange.
Voilà de vos arrêts, Meſſieurs les Gens de goût!
L'Ouvrage eſt peu de choſe: & le ſeul Nom fait tout.
Oh ça! laiſſons donc là ce burleſque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviés donnée.
Ne ſongeons déſormais qu'à vous dédommager
De la faute, où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un Oncle, & je dois vous le rendre.
Pour cela, je perſiſte à vous nommer mon Gendre
Ma Fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi;
Et n'eſt pas un Parti moins ſortable que Moi.
Tenés, lui pouriés-vous refuſer quelque eſtime?

DAMIS *bas*.

Ah! Liſette la ſuit! Malheur à l'Anonime!

SCENE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU.

MIGNONNE, venés-çà ! Vous voyés devant vous,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre Epoux.
Ses talens....

LISETTE.

Ses talens ! C'est où je vous arrête....

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise !

LISETTE.

Apprenés ?...

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête ;
Coquine ! Tu crois donc que je sois à sentir
Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir ?

DAMIS *bas à M. Francaleu.*

Faites qu'Elle nous laisse un moment ; & pour cause.

M. FRANCALEU.

Vas-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose !

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et Moi, je veux parler.
Tenés ! Voilà l'Auteur que l'on vient de sifler.

DAMIS.

Maintenant, Elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'Impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE *à l'oreille de Lucile.*

Tenés bon; je vais chercher Dorante.

(Elle sort.)

SCENE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU.

ELLE a dit vrai?

DAMIS.

Très-vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu; mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma prémiere estime:
Loin de là, votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de Rivaux déchaînez contre Vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassés tous.
Et ma Fille n'est pas non plus si mal habile....

LUCILE.

Mon Pére....

DAMIS.

Permettés, belle & jeune Lucile....

LUCILE.

Permettés-moi, Monsieur, vous même, de parler.
Mon Pére, il n'est plus tems de rien dissimuler.
D'un Pére, je le sçai, l'autorité suprême,
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais, de ce droit, jamais vous ne futes jaloux.
Aujourd'hui même encor, vous vouliés, disiés-vous
Que par mon propre choix, je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiés fait une loi généreuse:
Et c'est ainsi qu'un Pére est toujours adoré;
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avés ordonné surtout d'être sincére,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystére.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

Au fait! (*bas*) J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes Gens que ce Lieu-ci rassemble....

M. FRANCALEU.

Ah! fort bien.

LUCILE.

Rassurés votre Fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

M. FRANCALEU.

Vous panchiés pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous
Pourquoi tardiés-vous tant, à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que Celui vers qui ce doux panchant m'attire,
Est le Seul justement que vous aviés exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi? Quand j'ai mes raisons.....

LUCILE.

Vous ne les avés plus.
Son cœur, à mon égard, étoit selon le vôtre.
Vous craigniés qu'il ne fût dans les liens d'une Autre:
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore: & de Moi, près de Vous secondé....
Ah! je lis mon arrêt sur votre front sévére!
Hé bien! j'ai mérité toute votre colére!
Je n'ai pas, contre Moi, fait d'assés grands efforts.
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts?
Car enfin, c'est à quoi je serois condamnée,
S'il falloit à tout Autre, unir ma destinée.
Non! vous n'userés pas de tout votre pouvoir,
Mon Pére! accordons mieux mon cœur & mon devoir.
Arrachés-moi du Monde, à qui j'étois renduë!
Hélas! il n'a brillé qu'un instant, à ma vûë!
Je fermerai les yeux, sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais!

M. FRANCALEU.

La sotte chose en Nous, que l'amour paternelle!
Ne suis-je pas déja prêt à pleurer, comme Elle?

DAMIS.

Eh! laissés-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur! ayés pitié d'Elle & de son Amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lûë,
Que pour servir Dorante, à qui Lucile est dûë.
Laissés-là ma fortune; & ne songés qu'à Lui.

M. FRANCALEU.

Votre Ennemi mortel! Qui vouloit aujourd'hui....

DAMIS.

Soufrés que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le Fils d'un Homme ardent à ma ruine!

DAMIS *lui remettant une Lettre ouverte.*

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

DORANTE *se jettant aux genoux de M. Francaleu.*

ECoute's-moi, Monsieur! ou je meurs, à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce Perfide!
Il est tems que je rompe un silence timide.
J'adore votre Fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenés en vos mains & ma vie, & ma mort.
Prononcés. Et soufrés cependant que j'espére.
Un malheureux procès vous broüille avec mon Pére.
Mais vous futes Amis : Il m'aime tendrement;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jetter à ses pieds, comme aux vôtres!
Faire, à vos intérêts, immoler tous les nôtres!
Vous réünir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir! (*à Damis.*)
D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour Toi;
Et qui t'a fait écrire, à Paris, contre Moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colére.
J'ai véritablement écrit à votre Pére,

Dorante; Mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse; & peut lire tout haut.

M. FRANCALEU *lit.*

Aux traits dont vous peignés la charmante Lucile;
Je ne suis pas surpris de l'amour de mon Fils.
Par son Médiateur, il est des mieux servis;
Et vous plaidés sa cause, en Orateur habile.
La rigueur, il est vrai, seroit très-inutile;
Et je défére à vos avis.
Reste à lui faire avoir cette Beauté qu'il aime.
Il n'aura que trop mon aveu.
Celui de Monsieur Francaleu,
Puisse-t'il s'obtenir de même!
Parlés, pressés, priés! Je désire, à l'excès,
Que sa Fille, aujourd'hui, termine nos procès;
Et que le don d'un Fils qu'un tel Ami protége,
Entre nous deux, renouvelle à jamais
La vieille amitié de Collége.

METROPHILE.

(*à Dorante.*) Maîtresse, Amis, Parens, puisque tout est pour Vous;
Aimés donc bien Lucile, & soyés son Epoux.

DORANTE.

Ah! Monsieur! (*baisant la Lettre*) ô mon pére! (*à Lucile.*) enfin je vous posséde.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'Ami qui vous la céde?

DORANTE.

Cher Damis! Vous devés en effet m'en vouloir;

Et

Et vous voyés un homme....

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.

Je suis un Monstre!

DAMIS.

Non; mais en termes honnêtes,
Amoureux, & François, voilà ce que vous êtes.

DORANTE.

Un Furieux! Qui plein d'un ridicule éfroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour Moi,
Impitoyablement, ai fait sifler sa Piéce.

DAMIS.

Quoi?... Mais je m'en prens moins à vous, qu'à la Traîtresse
Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur.
Je suis bien consolé: J'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenuës;
Et veux, après demain, vous faire aller aux nuës.

DAMIS.

Non! J'apelle en Auteur soumis, mais peu craintif,
Du Parterre en tumulte, au Parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songés qu'aux plaisirs que l'Hymen vous aprête.
Vous, à qui cependant je consacre mes jours,
MUSES! tenés-moi lieu de fortune & d'amours.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

Faute à corriger.

Page 69. Vers quinziéme, pour voix, *lisez* pour loix, La vérité.



PIECES DE THEATRE

Qui se vendent chez LE BRETON.

LE Complaisant, Comédie.
Les Mécontens, Comédie.
Les Fées, Comédie.
Le Théatre de BOURSAULT, *in*-12. 3. vol.
Lysimachus, Tragédie.

Oeuvres de M. POISSON.

Le Procureur Arbitre,
Alcibiade,
L'Impromptu de Campagne,
Le Recueil d'Epimenide,
Le Mariage par Lettre de Change.
Les Ruses d'Amour,
} Comédies.

Oeuvres de M. PIRON.

Calistene, Tragédie,
Les Fils Ingrats, Comedie.
Gustave, Tragédie.
Les Courses de Tempé, Pastorale.
La Métromanie, *ou* le Poëte, Comédie.

Oeuvres de M. DE LA CHAUSSE'E.

Epître de Clio, Poëme.
La Fausse Antipathie, Comédie.
Le Préjugé à la Mode, Comédie.
L'Ecole des Amis, Comédie.

L'on imprime chez le même Libraire ;

Maximien, Tragédie.

L'on trouve chez le Même toutes les autres Piéces de Théatre.

APPROBATION.

J'Ai lû *la Métromanie* par ordre de Monſeigneur le Chancelier, & j'ai cru que le Public verroit l'impreſſion de cette Comédie avec autant de plaiſir qu'il a marqué d'empreſſement pour les Repréſentations. A Paris le 26. Février 1738.

Signé, De Moncrif.

PRIVILE'GE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Noſtre bien amé le ſieur Piron, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaitoit faire imprimer & donner au Public *La Métromanie, Comédie, & ſes Oeuvres* ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A ces causes voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages ci-deſſus ſpecifiez, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années conſécutives à compter du jour de la date deſdites Preſentes ; Faiſons deffenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus expoſés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit ſieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy ; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit ſieur Expoſant ; & de tous dépens, dommages & intereſts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Im-

petrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cens vingt-cinq ; & qu'avant que de les exposer en vente ; les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de nôtre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchements. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-huitiéme jour de Février, l'an de grace mil sept cens trente-huit, & de notre Regne le vingt-troisiéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, numero 597. folio 557. conformement au Reglement de 1723. qui fait défense Article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter & faire afficher aucun Livre pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, à la charge de fournir huit Exemplaires prescrits par l'Article 108. du même Reglement. A Paris le 3. Mars 1738.

Signé, LANGLOIS, *Syndic*.

